This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

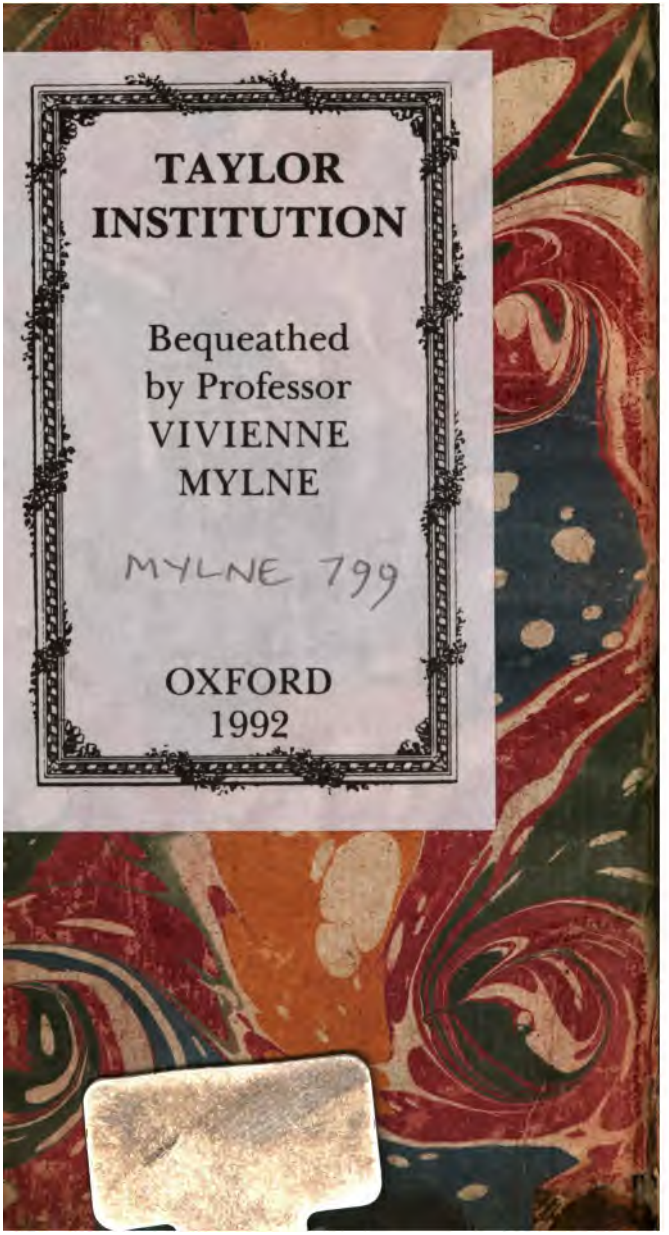
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 799

OXFORD
1992

by C.-L.-M. de Sacy

MMF 65.43

LES AMOURS DE LAÏS,

HISTOIRE GRECQUE,

Par M. DE S***.

Le prix eſt de 30 ſols.

A CORINTHE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez CUISSART, Libraire, Pont au Change, à la Harpe.

M. DCC. LXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

PERSONNE n'ignore ce fameux Proverbe : *Non licet omnibus adire Corinthum :* Il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Il doit ſa naiſſance aux charmes de mon Héroïne, qui lui prêterent leur célébrité. Il ſemblait qu'elle fût la ſeule Merveille digne des regards des Etrangers qui venaient à Corinthe : mais elle mettait ſes faveurs à un ſi haut prix, que les Citoyens les plus aiſés & les plus riches pouvaient à peine y prétendre. Corinthe était pour-lors le centre du faſte & des voluptés ; en un mot, Paris en eſt l'image, & les Petites-Maîtreſſes

Corinthiennes revivent actuellement dans les nôtres.

Laïs fut la plus célèbre de toutes les Courtisanes ; adorée des hommes, enviée des femmes, que pouvait-elle ajouter à sa gloire ? Ses appas furent l'écueil de tous les Sages de la Grece. Un de ses regards renversait l'ouvrage de plusieurs années de réflexions & d'austérités, & les Philosophes ne semblaient s'endurcir avec tant de soin contre les traits de la volupté, que pour rendre le triomphe de Laïs plus éclatant. En effet, tous dériderent leurs fronts sauvages à la vue de ses appas ; tous lui rendirent les armes & tomberent à ses pieds.

Démosthenes vint d'Athenes à Corinthe lui apporter son hommage. Diogene le Cynique sortit de son tonneau pour se jetter à ses genoux, & fut assez heureux pour verser dans

ſon cœur l'amour qui le brûlait. Ariſtipe là vit, & ceſſa d'être ſage.

Xénocrate fut ſeul à l'épreuve de ſes traits; elle n'omit rien pour mettre en déroute ſa farouche Philoſophie. Elle fit des avances, & alla le chercher juſques dans la pouſſiere de ſon Ecole. Fut-il aveugle? détourna-t-il les yeux? je ne ſçais: mais ſi nous en croyons l'Hiſtoire, il fut inſenſible.

Enfin tous ceux qui voyaient Laïs s'en retournaient pleins d'amour, & communiquaient leur flamme à tous ceux à qui ils en parlaient. Ainſi deux beaux yeux embraſerent toute la Grece d'un feu dont je ne cherche à ranimer les cendres que pour en démontrer le pouvoir dangereux. Puiſſent ceux qui liront cet Ouvrage y trouver un préſervatif dont il eſt aſſez difficile de ſe prémunir contre le langage ſéduiſant & les talens enchan-

teurs de nos Sirenes ; mais qu'il n'eſt pas cependant impoſſible de ſe conſerver, lorſque ne laiſſant prendre à nos ſens que la premiere impreſſion (tribut de la Nature), nous les rappellons bientôt de leur ſurpriſe, en écoutant parler à ſon tour une Raiſon, que des exemples de tous les ſiécles doivent rendre bien éloquente & bien perſuaſive.

LES

LES AMOURS DE LAÏS,

HISTOIRE GRECQUE.

LAïs naquit à Hyccara, ville de Sicile. Elle n'avait que huit ans lorſque Nicias, Général Athénien, ravagea ſa patrie. Ses parens abandonnerent leur ville, pour n'être pas enſevelis ſous ſes ruines. Elle fut en proie à toutes les horreurs de la guerre. Ils amenerent avec eux la jeune Laïs, qui était déja le plus précieux de leurs thréſors, & qui, par la vivacité de ſon eſprit & par tous les charmes répandus dans ſa perſonne, récompenſait ſi bien les ſoins qu'ils prenaient de ſon éducation. Ils s'établirent à Corinthe, réſolus d'y vivre tranquillement des biens

qu'ils avaient acquis dans le commerce ; & de partager leurs jours entre leurs plaiſirs & l'éducation de la petite Laïs. Elle écoutait leurs leçons avec une avidité ſinguliere, & ſouvent elle les prévenait ; & ces parens heureux goûtaient le plaiſir de trouver dans l'eſprit de leur enfant les ſciences dont ils voulaient l'orner, & dont la Nature y en avait elle-même ſemé le germe, & l'entretenait par le feu de l'imagination la plus vive & la plus brillante.

Les graces de ſon corps ſemblaient le diſputer à celles de ſon eſprit, & ne croiſſaient pas avec moins de rapidité. Une gorge naiſſante, des yeux vifs & pleins de feu, un ſourire enchanteur, une bouche vermeille, des joues où les lys & les roſes, en s'efforçant de s'effacer mutuellement, relevaient l'éclat les uns des autres, faiſaient déja de Laïs le chef-d'œuvre de la Nature. L'art voulut auſſi l'embellir, & l'amour-propre de Laïs n'oublia pas d'ajouter aux beautés ſimples de la Nature, ce qu'une modeſte coquetterie peut inventer de plus rafiné. Ce n'eſt pas que l'amour eût pour elle quelques charmes ; ſi elle ſe plaiſait à l'inſpirer, elle

craignait encore davantage de le ſentir : elle n'avait des yeux que pour enchanter les hommes, & non pas pour voir les talens qui peuvent les rendre aimables. Elle regardait l'amour comme une faibleſſe indigne de la cauſe qui le produit, & croyait qu'on devait l'abandonner aux hommes ; mais que la beauté doit s'accoutumer à entendre des ſoupirs, ſans apprendre l'art d'en pouſſer.

Cependant ſes graces fixaient ſur elle les yeux de tous les Corinthiens. Sa réputation ſe répandit bientôt dans toute la Grece, & bientôt on ne la nomma que la Merveille de Corinthe. Les Etrangers venaient de tous côtés lui apporter leurs hommages ; mais elle ne les payait que de l'indifférence la plus froide & la plus voiſine du mépris. Sa maiſon étoit le théâtre où ils ſe raſſemblaient pour l'admirer, & elle pouvait compter autant d'Amans que de Spectateurs. Elle s'applaudiſſait en ſecret de cette foule, dont au-dehors elle paraiſſait dédaigner les importunités. Le ſeul ſentiment qu'elle reſſentit alors, était la vanité ; & quelle femme n'eſt pas vaine ? La plus dépourvue d'attraits ſe trouve paſſable, la médiocre beauté ne voit

point de rivales. Que devait penſer Laïs qu'on prenait pour Venus même ? Que devait elle ſe dire à elle-même, quand les autres lui en diſaient tant ?

Elle convenait aiſément que l'amitié mérite quelque retour ; mais elle croyait l'adoration au-deſſus de cette loi, & ne trouvait pas dignes d'un regard favorable des hommes qui s'humiliaient ainſi devant elle. Elle réſolut donc de ne rien aimer dans un monde qui ne paraiſſait pas mériter l'honneur de la poſſéder. Elle pouſſa même l'indifférence juſqu'à la haine, & l'orgueil juſqu'au mépris. Tous les préſens dont elle était accablée furent rejettés avec dédain comme autant d'injures qu'on faiſait à ſa beauté, de croire qu'elle pût être payée par de pareilles bagatelles. On ſe méprenait cependant au motif qui la faiſait agir, & l'on admirait ſa vertu, lorſqu'on aurait dû déteſter ſa fierté. Mais les hommes ſont faciles à ſéduire, & l'art de tromper eſt naturel aux femmes.

Un jour excédée des hommages qu'on lui prodiguait, elle s'arracha de la foule de ſes adorateurs pour jouir un moment d'elle-même. Le ciel était ſerein, & la

terre ſemblait jalouſe d'égaler la beauté du voile qui la couvrait. Je ne ſçais quel inſtinct, ou plutôt quel funeſte deſtin, tourna ſes pas vers le bord de la mer. Elle erra long-temps ſur le rivage, tantôt égayant ſa vue par le ſpectacle des ondes tranquilles qui ſervaient de miroir à la voûte azurée, tantôt admirant avec horreur les rochers que la Nature tenait ſuſpendus ſur ſa tête. Enfin elle s'aſſit au pied d'une roche, & ſe mit à rêver : l'Amour fut le ſujet de ſes réflexions. Ce fut le premier qui ſe préſenta à ſon imagination, ſans doute pour lui annoncer ſon malheur prochain. Elle s'emporta vivement contre lui ; mais il ne fit que rire d'un emportement dont il allait bientôt ſe venger. Cependant Laïs s'égarait dans la plus ſublime morale. Quelle faibleſſe que d'aimer, diſoit-elle ; je la pardonne aux hommes : ils n'ont rien d'aimable, & ont tous les jours devant leurs yeux mille objets enchanteurs ! Mais les femmes peuvent-elles s'oublier juſqu'à partager les ſentimens qu'elles excitent, & à adorer leurs propres adorateurs. En vérité, je ne conçois pas les femmes ; mais ſi elles me reſſemblaient, elles ne prêteraient l'oreille

TAYLOR INST. OXFORD

aux louanges des hommes, elles ne recevraient leurs hommages que pour en profiter & étaler impunément leurs défauts favoris. Eſt-il rien de ſi ridicule que de demander des fers à ceux qui ſont au comble de leurs vœux, quand nous daignons leur donner des loix. Quant à moi je ſçaurai m'écarter de la route commune; je jouirai du plaiſir ſecret de tourmenter les hommes par ma ſévérité, & je me contenterai du pouvoir de faire des heureux ſans me mettre en peine d'en uſer.

Telles étaient les réflexions de Laïs; j'en épargne au moins la moitié au Lecteur : peut-être ne ſont-elles pas de ſon goût. Mais que peut la raiſon contre le ſentiment! Nous allons le voir, ou plutôt nous verrons qu'elle ne peut rien.

Tandis que Laïs inſultait ſi fierement aux fers des Amans & aux loix de l'Amour, du fond de la caverne qui était dans l'intérieur du rocher au pied duquel elle s'était aſſiſe, elle entend ſortir quelques accens plaintifs; elle prête l'oreille & diſtingue une voix qui répétait ces mots entrecoupés de ſoupirs : O pere infortuné!... fils plus malheureux encore!...

cruelle marâtre !... Ces mots & ſur-tout la voix qui les prononçait lui percerent le cœur. La pitié ſe gliſſa malgré elle dans ſon ame ; elle devint ſenſible & connut pour la premiere fois la douceur des larmes qu'on mêle à celles des malheureux. Heureuſe ! ſi la compaſſion n'eut pas ouvert dans ſon cœur le chemin à l'Amour.

Elle s'arrêta pour écouter encore, & entendit ces paroles, accompagnées d'un ton tout à la fois plaintif & furieux : Non, je ne puis ſurvivre à mes malheurs ; chere ombre de mon pere, je vais te rejoindre ; reçois un fils malheureux qui a préféré la mort à l'horreur d'être témoin de ton deshonneur. A l'inſtant elle voit ſortir de la caverne un jeune homme qui courait en fureur ſe précipiter dans la mer. Elle le ſaiſit par ſes habits ; il ſe retourne : il la reconnaît ; il la regarde quelque temps en ſilence : mais que ſes larmes prêterent d'éloquence à ſes yeux ! Eſt-ce vous, adorable Laïs, lui dit-il ? Eſt-ce vous qui daignez arracher un malheureux à ſon déſeſpoir ? Hélas ! quand je ne m'ôterais pas la vie, la douleur me la ravirait !... Mais un ſeul de vos regards rappellerait

mon ame prête à s'envoler. A ces mots il tombe aux genoux de Laïs qui le reconnut. C'était Soſtene, fils d'un riche Négociant de Corinthe, qui avait eu des liaiſons très-particulieres avec les parens de Laïs. Elle le releve avec bonté, & l'ayant fait aſſeoir auprès d'elle, elle lui demande la cauſe de ſon déſeſpoir.

La ſource de mes larmes, dit-il, ſerait intariſſable ſi ce n'était la main de Laïs qui daigne les eſſuyer. Vous voulez que je vous la découvre : vos prieres ſont des loix. Mais de grace ſouffrez que je me reconnaiſſe !.... Quoi ! Laïs, c'eſt vous-même que je vois ? Vous rejettez avec mépris les louanges des plus grands Princes de la Grece, & vous daignez prêter l'oreille aux ſoupirs d'un infortuné. Que dis-je ? je vois des larmes couler de vos yeux. Ah ! dois-je me plaindre d'en répandre, quand vous en verſez ?.. Mais non. Abandonnez à ſon déſeſpoir un malheureux qui ne cherche d'autre bien dans ce monde que celui de le quitter pour toujours. Laiſſez-moi ma douleur & la mort. Pourquoi vous occuper de mon infortune ? Devez-vous connaître le malheur, & doit-on voir couler des larmes

de ces yeux qui allument tant de feux? Le bonheur & la joie ſont faits pour vous. Laiſſez la triſteſſe à ceux que le ſort pourſuit. Je connais votre grandeur d'ame, & mes malheurs ſont ſi grands que vous ne pourriez en entendre le récit ſans les partager. Quoi! je ſerais le mortel deſtiné à vous faire connaître la douleur? Ah! ce ſerait accroître mes maux. Ne vous oppoſez plus à mon deſſein: ſouffrez que j'enſeveliſſe avec moi dans les ondes le ſecret de mes malheurs.

Cette réponſe ne fit qu'augmenter la curioſité de Laïs. Elle le preſſa de s'épancher librement avec elle. Ses prieres n'eurent point d'effet; mais elle ordonna & fut obéie.

Vous voyez, lui dit-il, ces cordages, ces planches, ce gouvernail, dont les vagues pouſſent les débris ſur le rivage. Voilà les objets que je ne puis regarder ſans les arroſer de larmes. Ce ſont les reſtes du vaiſſeau de mon pere. Il était parti il y a un an pour Tyr où ſon commerce l'appellait. Pendant ſon abſence, ma mere lia avec un Sénateur de Corinthe un commerce dont la continuité & les diverſes intrigues exciterent mes ſoupçons. J'exa-

minai la choſe de plus près, & je ne fus que trop convaincu de la funeſte vérité que je cherchais en tremblant. J'oſai en toucher quelque choſe à ma mere, & le reſpect modéra mes premieres remontrances. Mais en ayant reconnu l'inutilité, je ne gardai plus de ménagement. Je lui rappellai les devoirs, la ſainteté de la foi conjugale; je lui peignis ſon crime dans toute ſon horreur. Je tâchai de lui faire ſentir les remords qui le ſuivent, & qui ſont l'éclair qui annoncent la vengeance céleſte. Mais des diſcours auraient-ils été plus puiſſans que la crainte de tous les maux dont je la menaçais, & que vingt ans d'une vertu conſtante & éprouvée? Que pouvais-je lui dire que ſa conſcience ne lui eût mille fois répété?

Mes remontrances furent traitées de révolte, & bientôt elle chercha à ſe défaire d'un témoin importun qui aurait cru ſe rendre complice de ſon crime, s'il l'avait vu ſans le lui reprocher. Le moyen lui en était facile. Elle chercha des prétextes; la haine en trouve toujours aſſez, & avec le ſecours du Sénateur qu'elle aimait, elle me deshérita. Je me réfugiai chez un ami de mon pere. Ce Commer-

çant, soit par humanité, soit par intérêt, me donna une nourriture & un entretien honnête. Il espérait que mon pere à son retour lui tiendrait compte de ses services. De pareils sentimens étoient un effort héroïque pour un Commerçant.

J'attendais que la main paternelle vint essuyer les pleurs que m'arrachaient les rigueurs d'une injuste marâtre, ou du moins que je pusse en adoucir l'amertume en les répandant dans le sein du plus tendre des peres. J'offrais au Ciel des vœux pour son retour; hélas! c'est la seule offrande des misérables. Dans l'impatience de le revoir, je venais tous les jours sur ce rivage, & du haut de ce rocher j'examinais avec avidité tous les vaisseaux que le vent conduisait au port de Corinthe. Tous me paraissaient être celui de mon pere. Chaque objet réveillait mes espérances; mais bientôt la réalité les faisait évanouir. Chaque vaisseau offrait aux yeux de ma tendresse l'apparence & les dehors de celui de mon pere. Mon cœur volait au-devant de lui: mais à peine avait-il touché le rivage, que je ne trouvais pour tout fruit de mon inquiétude & de mon impatience, que le cruel avantage d'être désabusé.

Enfin hier vers la fin du jour, j'en apperçus un dans le lointain qui faiſait voile vers Corinthe ; le vent commençait à s'élever, ſa violence s'accrut ſubitement, & bientôt il ſe déchaîna avec tant de fureur que je vis en un inſtant ce vaiſſeau s'approcher, & enfin ſe briſer contre ces rochers. Les cris des malheureux réveillerent ma pitié & m'enflammerent de courage. Je me précipitai au milieu des vagues qui repouſſaient mes efforts ; je tendis la main à un malheureux qui ſurnageait encore, & à qui il reſtait à peine un ſouffle de vie ; je le pris entre mes bras, je l'amenai au pied de cette roche ; & là, l'ayant étendu ſur le ſable..... hélas!... c'était mon pere. Pardonnez-moi les ſanglots preſſés qui m'échappent, & les larmes qu'ils vous arrachent. Et quel eſt le cœur ſenſible que mon malheur n'attendrirait pas ? Je voyais expirer mon pere ſur mon ſein, & quel pere, grands Dieux ! Je le réchauffai entre mes bras ; il me donna encore quelque ſigne de vie. Il entr'ouvrit ſa mourante paupiere : Eſt-ce toi, mon fils, me dit-il ? Je bénis ma mort, puiſque c'eſt ta main qui me ferme les yeux ; & je ſerais encore le plus heureux des

hommes, ſi le Ciel m'eût permis de revoir ta mere : retourne la conſoler ; dis-lui que mon dernier ſoupir eſt un effort d'amour pour elle, & de tendreſſe pour toi. Adieu, mon cher Soſtene ; je ſens mon ame prête à s'envoler : reçois-la... mon fils... mon cher fils... Il expira au même inſtant. Jugez de ma douleur à ce triſte ſpectacle ; mes paroles ſeraient trop faibles pour vous la retracer. Mais voyez la plutôt ; elle m'étouffe à vos yeux.

J'ai paſſé la nuit dans cette caverne à déplorer mon infortune : enfin j'ai voulu me précipiter dans les flots ; vous m'avez arrêté ; vous m'avez arraché le récit de mes malheurs ; je ne m'en repens pas ; mais mon deſſein eſt toujours le même. Au nom des Dieux, fuyez, belle Laïs, ſi vous ne voulez pas être témoin de ma mort.

Eh ! pourquoi ce déſeſpoir, lui dit Laïs toute émue ? Votre douleur eſt juſte, ſans doute ; mais doit-elle vous arracher à la vie, & vous faire renoncer au bonheur que peut-être le ſort vous réſerve ? Eh ! quel bonheur peut-il me réſerver, répliqua Soſtene d'un ton languiſſant, & qui marquait déja l'affaibliſſement de ſon dé-

ſeſpoir. Je ſuis deshérité; les amis de mon pere, au bruit de ſa mort, retireront la main ſecourable qu'ils m'ont tendue. De quelque côté que je tourne les yeux, l'opprobre & la miſere ſont mon partage, & je ne vois de reſſource qu'aux Enfers. Vous en pouvez encore trouver dans Corinthe, reprit Laïs: je ne m'explique point... Enfin vivez, je vous l'ordonne. En diſant ces mots, elle ſe leva; & Soſtene lui ſerra la main ſi tendrement, qu'elle s'apperçut bien qu'il n'était encore qu'à demi-mort. Elle le ramena à la Ville, & le quitta pour ſe rendre chez elle; mais dans quel état? Il faut avoir éprouvé les troubles d'un amour naiſſant pour en juger.

Mais admirons les caprices de ce Dieu des cœurs. Laïs avoit vu mille fois Soſtene dans ſon éclat le plus brillant, folâtrant autour d'elle avec cet air frivole & volage, qui fait plus de conquêtes que l'air triſte & langoureux; enfin, faiſant valoir à propos tous les talens & les charmes que la Nature lui avoit prodigués, pour mériter un régard de Laïs. Soſtene dans cet état ne l'avait point touchée. A peine daignait-elle le regarder avec indif-

férence : mais Soſtène en pleurs, pâle, ſans couleur, ſans ornemens, enflamme ſon cœur au moment qu'elle l'endurcit contre les traits de l'amour. Tel eſt l'enchaînement des ſentimens qui ſe remplacent tour à tour dans nos ames ; de l'amitié à la paſſion il n'y a qu'un pas, & les larmes de la compaſſion deviennent aiſément celles de l'Amour. Ce Dieu biſarre voulut montrer à Laïs que les réflexions ne ſont que de faibles remparts, qu'il ne laiſſe ſubſiſter qu'autant qu'il lui plaît pour rendre ſon triomphe plus éclatant. Les chaînes de ce Dieu ne lui parurent d'abord qu'un tiſſu de fleurs ; & dès que ſa fierté naturelle eut ceſſé de murmurer, elle s'abandonna aux plus doux tranſports qu'excitaient tour à tour dans ſon cœur le déſir & l'eſpérance. Un avenir charmant s'ouvrait à ſes yeux. Tout ſemblait lui préſager ſon bonheur & celui de ſon Amant. Elle trouvait dans la félicité chimérique que ſon imagination promettait à Soſtene, un plaiſir d'autant plus vif, que cette félicité était ſon ouvrage. Elle ſe l'attachait de plus en plus par les liens de la reconnaiſſance, aſſurée déja que l'Amour le retenait ſous ſes loix. Ainſi Laïs s'égarait

dans un avenir enchanteur, que ses désirs lui rendaient déja présent. Mais l'Amour ne chatouillait son cœur par de si belles espérances, que pour mieux lui faire sentir ensuite ses rigueurs & les malheurs qui lui servent de cortege, & la faire tomber d'un bonheur chimérique dans un malheur réel.

Laïs ignorait si Soſtene à travers le trouble qu'elle avait fait paraître à ses yeux, avait sçu démêler le véritable sentiment dont elle était pénétrée; car l'honneur modérait encore son amour, s'il ne le dominait pas entierement, elle aurait voulu s'épargner la honte d'un aveu qui blessait encore plus son orgueil que sa vertu; elle ne voulut pas même que sa flamme éclatât dans ses actions.

Elle fit sous main donner de l'argent à Soſtene, & lui fit meubler un appartement, où il porta ses douleurs & le désespoir de ne pas connaître la main bienfaisante qui le retirait du précipice où il était tombé. Elle attendait, avec impatience, qu'il découvrît la source des biens qui venaient le chercher; sans qu'il courût après eux, & qu'il lui en témoignât sa reconnaissance, sûre que de ce sentiment il

passerait bientôt à un autre, plus vif, plus délicat & moins libre; enfin lassée d'attendre, elle le prévint elle-même. Elle ordonna à la personne qu'elle avait chargée de pourvoir aux besoins de Soltene, de lui nommer sa bienfaitrice, mais de paraître accorder cet aveu malgré elle à ses instances. Elle le vit bientôt accourir à ses pieds, les arroser de larmes, & enfin lui déclarer son amour dans des termes si enflammés, qu'ils ne la laissèrent pas un moment douter de sa sincérité. Elle fit d'abord la sévere, & lui fit entendre qu'elle ne s'attendait pas à recevoir cet outrage de sa part pour toute reconnaissance; elle aurait bien voulu lui épargner cette cruelle réponse? Mais c'eût été ne pas observer le costume; au reste, elle l'accompagna d'un ton qui s'accordait si peu avec les paroles, que Soltene s'apperçut bien que le cœur ne les avait pas dictées. Peu à peu Laïs l'écouta avec plus de complaisance. Enfin elle reçut ses vœux, & mille soupirs moins équivoques que des discours l'assurerent de sa passion. Elle passa bientôt à la familiarité, & quelques légeres faveurs qu'elle ne lui refusait à moitié que pour en rehausser le

prix, attacherent pour jamais Soſtene ſur ſes pas. Tantôt il colait ſur ſa main ſes levres enflammées; elle faiſait quelques efforts pour la retirer, mais dès qu'il la laiſſait aller ſa réſiſtance s'affaibliſſait, & quelquefois ſa belle main allait au-devant de lui. Quelquefois même il oſa ravir un baiſer ſur ſa bouche vermeille: alors elle affectait une ſévérité ſi bien meſurée, qu'elle ſçavait qu'elle ne ralentirait pas l'audace de ſon Amant. Pendant les momens qu'ils paſſaient enſemble, les tendres regards, les ſoupirs plus tendres encore, leur tenaient lieu de converſation; ce ſont les ſeules expreſſions d'un amour véritable.

Sur ces entrefaites un Prince d'Ionie vit Laïs & l'aima. Auſſi-tôt il la demande en mariage à ſon pere. Les Princes ne connaiſſent ni refus ni délais. Dès qu'il la vit, il la déſira, & dès qu'il la déſira, il crut la poſſéder. Le portrait de cet Amant mérite bien quelques coups de pinceau. Nous connaiſſons celui que les contemporains d'Eſope nous ont laiſſé de ſa hideuſe perſonne; le Prince d'Ionie était Eſope lui-même ſorti des Enfers, après y avoir enrichi ſa figure de quelques traits qui lui

manquaient encore pour en faire un monstre parfait. Ce Prince pouvait avoir autant d'esprit qu'Esope ; mais les esprits ne causent gueres de sensations qu'aux esprits, & jamais une belle tirade de vers n'excita de soupirs pour son Auteur. Ainsi une Amante ne doit enviſager que le port & la physionomie de son Amant ; s'ils sont de son goût, le reste lui plaît toujours assez.

Quand Laïs vit son futur Epoux, elle recula d'horreur ; peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Qu'on s'imagine un petit homme, haut de quatre pieds tout au plus ; une tête de grosseur démesurée ; des cheveux, qui couvrant tout son front, servaient de sourcils à ses petits yeux ; un nez ! (cet objet ressuscita Laïs, elle ne put retenir un éclat de rire dès qu'elle l'apperçut) ; une bouche, qui servait de communication à deux longues oreilles ; un ventre, qui semblait s'avancer pour annoncer l'arrivée de son maître ; des jambes égales dans toutes leurs dimensions. Tel est le monstre que le pere de Laïs avait choisi pour gendre. Son Epouse ne vivait plus : la tendresse maternelle n'aurait pu consentir au malheur d'une fille

adorée ; mais la mort avait ôté ce ſecours à la malheureuſe Laïs. Les promeſſes du Prince faſcinerent les yeux de ſon pere : le plaiſir orgueilleux de s'entendre appeller beau-pere par un homme riche & puiſſant ; ſon ambition, ſon avarice, un fort ennemi de Laïs, tout conſpira à lui faire ſigner, dans un contrat fatal, l'arrêt du malheur de ſa fille. Il lui déclara qu'il fallait partir dans deux jours au plus tard ; & ſuivre en Ionie un Epoux à qui des titres pompeux & des richeſſes immenſes devaient tenir lieu de charmes. Que devint Laïs, quand ſon barbare pere lui déclara ſes cruelles volontés ! Sa douleur ne lui permit pas de verſer des larmes ; à peine lui reſta-t-il aſſez de ſentiment pour concevoir tout ſon malheur. Le nom de Soſtene & des cris furieux étaient les ſeules paroles qui ſortiſſent de ſa bouche. Enfin elle réſolut d'écrire à Soſtene, & ſa main tremblante lui traça ces mots que dicterent à la fois l'amour & le déſeſpoir.

» C'en eſt fait, cher Soſtene, tout eſt perdu pour nous. Un pere barbare m'abandonne à la brutalité d'un monſtre. Je t'ai donné mon cœur ; quel moyen prendre pour t'enaſſurer la poſſeſſion ? Je ne

» ſçais... mais je mourrai plutôt que de » n'être pas à toi. «

Soſtene n'eut pas plutôt lu ce billet, que tranſporté d'amour & de fureur, il vola chez Laïs. Heureuſement le Dieu qui le guidait veilla ſur lui. Il entra ſans être apperçu dans ſa chambre. Il eſt donc vrai, lui dit-il, chere Laïs, que je vous perds. Un pere injuſte rompt des nœuds que le cruel avoit approuvés lui-même!.. Mais non; il ſe flatte en vain de pouvoir nous ſéparer, oppoſons notre amour à ſes fureurs, & ne déſeſpérons de rien, quand le déſeſpoir eſt l'ame de nos deſſeins, & nous rend maîtres de notre ſort. Les larmes inondaient le viſage de Laïs. Son Amant était trop hors de lui-même pour en répandre. La colere, la tendreſſe, le dépit, la douleur, s'emparaient tour à tour de leurs cœurs, & s'exhalaient en reproches & en ſoupirs.

Cependant leurs plaintes n'écartaient point l'orage qui les menaçait : c'était la raiſon & non la douleur qu'ils devaient appeller à leur ſecours. Enfin elle ſe fit jour à travers les divers ſentimens qui la troublaient. Quand ils furent laſſés de ſoupirer, ils ſongerent à raiſonner. Soſtene

ne trouva point d'autre expédient que de ſouſtraire ſon Amante le plutôt qu'il ſerait poſſible à l'autorité paternelle. A peine reſta-t-il à Laïs aſſez de connaiſſance pour ſe ſouvenir qu'il fallait au moins en rejetter la premiere propoſition. Il réitéra ſes inſtances, & crut enfin que ſes larmes & ſon déſeſpoir avaient arraché ce que celle-ci accordait à ſon amour & à ſon plaiſir. Ils ſe donnerent le mot, & vers le milieu de la nuit Laïs ſortit par une porte dérobée, & alla rejoindre ſon Amant ſous le périſtile du Temple de Venus. C'était le rendez-vous. Ils offrirent leurs vœux à la Déeſſe : la crainte d'être pourſuivis abrégea leur priere, & Laïs ſuivit ſon Amant dans une maiſon ignorée d'un fauxbourg de Corinthe, où ils vécurent quelque temps au ſein de l'amour & de la miſere tout enſemble. Soſtene deshérité ne trouvait aucune reſſource. Laïs n'en avait aucune à eſpérer ; cependant elle était inſenſible aux rigueurs de l'indigence, elle qui née au milieu de l'abondance avait toujours vu les biens & les plaiſirs éclore à l'envi ſous ſes pas : on aurait dit, à la voir ſi contente de ſa ſituation, que la pauvreté avait toujours été ſon élément.

L'Amour s'était emparé de toutes les facultés de son ame ; il les occupait toutes entieres, & ne lui laiſſait aucun ſentiment pour ſon malheur. Peut-on trouver les peines & les chagrins dans les bras de ce qu'on aime ? Laïs admirait elle-même ſon courage dans l'adverſité. Que l'Amour eſt puiſſant, diſait-elle ! Que j'avais tort de me révolter contre un empire qu'il n'exerce que par ſes bienfaits ! Hélas ! il a porté la clémence juſqu'à oublier mes blaſphêmes, ou s'il m'en a punie en me rendant ſenſible, ce n'a été que pour mon bonheur.

Telles ſont les penſées qu'inſpire un amour, qui n'eſt pas encore aſſez éloigné du jour de ſa naiſſance pour décroître. La cabane que Laïs partageait avec Soſtene était plus belle à ſes yeux que les palais les plus magnifiques. Si l'Olympe ſe fût ouvert devant elle, il n'aurait pas fixé un ſeul de ſes regards ; elle n'aurait déſiré d'y entrer que ſur les pas de Soſtene ; elle l'aurait ſuivi aux Enfers. Quels charmes l'Amour répandait ſur les jours que coulaient ces heureux Amans ! Les repas que Soſtene apprêtait, malgré leur ſimplicité, étaient dignes d'être ſervis à

la table des Dieux, & leur Nectar n'avait pas la saveur ni la délicatesse d'un verre d'eau présenté par la belle main de Laïs. Se plaire, se consoler l'un l'autre, était leur unique étude. Leur amour s'augmentait de jour en jour, & ajoutait de nouveaux degrés à leur bonheur. Cependant leur misere s'accroissait aussi. Le peu de ressources qu'ils avaient étaient épuisées. Ils étaient sur le point de mourir autant de faim que d'amour. Softene, qui avait déja remarqué quelque légere tiédeur dans le cœur de son Amante, craignit que la misere ne l'arrachât de ses bras, ou qu'elle ne lui reprochât bientôt les malheurs où il l'avait entraînée. Il sortit un jour pour voir si la Fortune, lassée de les persécuter, ne leur offrirait pas enfin quelque légere ressource. Il laissa Laïs ensevelie dans une mélancolie noire & profonde, elle ne sçavait elle-même si elle devait l'attribuer au regret de quitter son Amant pour quelques momens, ou aux rigueurs de sa situation. Elle allait s'égarer dans des réflexions qui l'auraient peut-être conduite à l'indifférence, lorsqu'elle vit entrer chez elle Euphémie, qui, instruite de l'évasion de Laïs, avait cherché long-temps

& enfin découvert le lieu de ſa demeure. Cette Euphémie, une de ces femmes qui ſçavent s'affranchir de ce qu'elles appellent préjugés de vertu, & qui dédaignant les propos qu'on peut tenir ſur leur conduite déréglée, s'enrichiſſent à l'aide des graces & des talens qu'elles ont reçu de la Nature, quitte à réparer par une ſageſſe forcée les ſcandales de leur libertinage, lorſque les rides de la vieilleſſe ont fait enfuir de leur front les graces & les ris. Il était cependant reſté une vertu à Euphémie parmi les vices qui flétriſſaient ſon cœur, c'était l'amitié. Elle avait eu des liaiſons très-étroites avec Laïs : elle avait pleuré ſa perte, & n'avait épargné ni peines ni recherches, pour ſçavoir où elle était, & pouvoir lui porter quelques ſecours. Elle était dans les bras d'un de ſes Amans, lorſqu'on vint lui dire qu'elle était la retraite & la ſituation de Laïs. L'amour ne mit point d'obſtacle aux devoirs de l'amitié. Ces deux ſentimens ſont trop voiſins l'un de l'autre pour être ennemis. Elle ſe tranſporta chez Laïs. Cette fille infortunée ne lui cacha ni ſon hiſtoire, ni l'état de ſon cœur. Elle lui peignit ſon amour dans toute ſa violence, &.

la pria de l'aider de ſes conſeils & de lui indiquer elle-même le parti auquel elle devait ſe réſoudre.

Euphémie après s'être un peu recueillie, pour ſonger à ce qu'elle allait dire, lui tint ce diſcours. L'indigence eſt, diſtu, ton partage, chere Laïs; mais ton courage, c'eſt-à-dire, ton amour ſçait en ſurmonter les rigueurs. Tu crois ne les pas ſouffrir, parce que tu les ſouffres conſtamment. A t'entendre, les ſoupirs & les larmes de la tendreſſe ſont pour toi une nourriture ſuffiſante. Ecoute moins les conſeils d'un courage chimérique. L'amour peut bien nous ravir la vie; mais il ne peut la ſoutenir, quand le reſte nous manque. Pour moi, je ne puis t'offrir d'autres ſecours que des conſeils; c'eſt ſouvent le meilleur que l'amitié puiſſe fournir. Je ne te donnerai que ceux que je prendrais de moi-même, ſi j'étais en proie aux rigueurs de ton ſort. Je les ai éprouvés autrefois, & je ſuivis la conduite que je vais te propoſer pour modele de la tienne. Ecoute.

Tu éprouves encore ces tranſports d'un amour naiſſant, qui nous peignent ſon objet ſous les couleurs les plus flatteuſes

& en apparence ineffaçables. Il nous tient lieu de tout l'Univers ; il nous tiendrait lieu de nous-même, s'il falloit lui sacrifier notre être. Nous ne voyons que lui dans la Nature ; à peine sçavons-nous s'il en existe quelqu'autre : c'est le seul, au moins, qui fixe nos regards & nos desirs. Tel est ton état présent, tel a été le mien autrefois.

Mais crois-tu que ce soit un état durable, & que ton Amant conserve toujours pour tes yeux les mêmes charmes ? Ne t'abuse point, ma chere Laïs, tu jures à Sostene une ardeur éternelle & incapable de changer, si ce n'est en s'enflammant encore davantage, & tu le jures de bonne foi. Mais défie-toi de tes sermens, & donne plutôt ta croyance à ce que je vais te prédire. Ton amour est déja parvenu à son dernier période, puisqu'il est si violent : tu le sentiras s'affaiblir de jour en jour, & bientôt il n'en restera plus que quelques faibles étincelles, qui ne pourront être rallumées que par un autre objet. Bientôt tu chercheras dans ton Amant des perfections qu'il n'a pas, & tu lui trouveras des défauts que tu n'a pas apperçus : l'habitude du bonheur se changera

en dégoût, & finira par la tiédeur la plus voiſine de l'indifférence. Crois-moi ; un amour éternel eſt un être chimérique.

Mais quand tu ſeras devenue inſenſible aux traits de l'amour, tu ne le ſeras pas aux rigueurs de la miſere ; la pointe des plaiſirs émouſſée par l'habitude, deviendra l'aiguillon de la douleur, & la meſure des voluptés qui t'ont enyvrée, ſera celle de l'amertume que l'indigence & l'ennui verſeront à l'envi dans ton cœur. Les deux fléaux de la vie ſont l'ennui & la pauvreté. Le premier n'a de priſe ſur nous qu'autant que notre lâcheté ou notre imprudence lui en laiſſe. L'autre eſt un mal inévitable pour la plûpart des hommes. Tu peux t'affranchir de tous deux. C'eſt une faveur que le Ciel n'accorde pas à toutes les Mortelles. Il n'exige de toi, pour prix de ce rare bienfait, que l'uſage même que tu en dois faire.

Je vais t'enſeigner une morale qui te révoltera d'abord ; tu rougiras plus d'une fois en écoutant mes conſeils. Quelques remords te défendront de les ſuivre ; mais enfin, chere Laïs, ce ſont les maximes de l'indigence & de la néceſſité.

Les Dieux t'avaient accordé des biens

& des charmes : ta folle paſſion qui n'a pris conſeil que d'elle-même, t'a arraché la premiere de ces reſſources. Ta beauté ſeule te reſte... tu m'entens & tu frémis. L'état de Courtiſanne te paraît le comble de l'opprobre. J'en ai autant rougi que toi avant que de l'embraſſer, & il a fallu pour m'y réſoudre que mon mauvais ſort réunit toutes ſes rigueurs : mais le premier pas étouffe les remords & nous conduit à une carriere de plaiſirs qui ſe diverſifient à l'infini, qui chatouillent l'ame ſans l'occuper, & ne s'emparent un moment de notre cœur, que pour le livrer auſſi-tôt à des voluptés nouvelles. L'amour eſt un caprice chez nous, & non une paſſion ; il change d'objet à chaque inſtant, & ſouvent il en a pluſieurs à la fois. Le charme de la défenſe & du myſtere vient aſſaiſonner nos plaiſirs. Nous goûtons chaque jour la douceur piquante de faire une infidélité. Il eſt vrai que nous ne faiſons qu'uſer de repréſailles ; mais qu'importe ! Le fiel de la jalouſie n'entre point dans nos cœurs, & loin d'arracher nos Amans des bras d'une autre, nous les y jetterions nous-mêmes avec indifférence. Il n'appartient qu'à nous de ſuivre notre penchant,

ſans en être les eſclaves : nous lui donnons le frein qu'il nous plaît ; il voltige au gré de nos deſirs d'objet en objet, & n'en ſavoure pas moins tous les charmes. Enfin... Enfin, terminez un diſcours qui m'outrage, reprit Laïs, indignée. Ces conſeils ſont donc le ſeul remede que vous puiſſiez apporter à mes maux. Cruelle amie, lorſque mon cœur eſt dévoré par l'amertume de la douleur, vous voulez l'empoiſonner par les charmes trompeurs du vice. Abandonnez-moi pour jamais, ſi vous n'avez d'autres ſecours à m'apporter.

A ce diſcours, reprit Euphémie, je reconnais plutôt ton amour pour Soſtene que ta vertu. Mais enfin crois-tu, chere Laïs, que ſi je pouvais t'épargner à la fois les rigueurs de la miſere, & la honte du vice, crois-tu que mon amitié ne volerait pas au-devant de tes deſirs ? Hélas ! les dépenſes énormes que j'ai faites, les dettes dont je ſuis accablée, ne me permettent pas de changer ta ſituation. Mais enfin, pour t'apprendre à me connaître, je vais me dépouiller moi-même, & partager avec toi le peu de biens que mon imprudence m'a laiſſée. Ah ! je ne vous

connais que trop, repartit Laïs, le seul secours que j'exige de vous, c'est de ne jamais me parler, & de ne pas prêter au sort impitoyable qui veut me forcer au crime, l'appui de vos détestables conseils.

Je te pardonne ces reproches, reprit Euphémie, en la quittant; ils sont les effets d'un mélange d'amour, de remords & de vertu qui regnent encore dans ton cœur: mais j'espere que bientôt leur voix étouffée par le sentiment de ta misere, laissera à la mienne toute sa force. Adieu. Elle sortit, & laissa tomber en s'en allant quelques dragmes que Laïs regarda d'abord avec mépris; enfin elle les ramassa avec quelqu'espece de regret. Softene revint quelques momens après; mais il ne rapporta à la maison que son désespoir & sa misere. Les dragmes qu'Euphémie leur avoit laissées les aiderent à subsister quelques jours, qu'ils passerent à se plaindre de la destinée, & non à se parler d'amour comme auparavant.

Cependant la prédiction d'Euphémie commençait à se vérifier. Laïs était étonnée elle-même du dégoût mortel qui changeait toute sa flamme en tiédeur. Elle

éprouva alors que l'amour ne peut toujours rester le même ; qu'il faut, à chaque instant, qu'il s'enflamme ou qu'il s'affaiblisse, & que dès qu'il a jetté tout son feu, il ne laisse dans l'ame qu'il possédait avant, que le vuide affreux de l'indifférence & de l'ennui. Elle se rappella alors les conseils d'Euphémie. Le premier souvenir qu'elle en eut, la révolta. Elle s'accoutuma enfin à se les rappeller, à y réfléchir ; marque trop infaillible qu'elle ne tarderait pas à les suivre. Le vice est sûr de nous entraîner, quand nous avons commencé à balancer entre lui & la vertu.

Euphémie revint chez Laïs, & la trouva seule. Celle-ci la reçut avec plus d'amitié qu'elle ne l'avait quittée. Les discours adroits d'Euphémie gagnerent la confiance de Laïs, qui ne put lui cacher l'état de son cœur. Alors l'habile Courtisanne, profitant de la faiblesse de son amie, recommença à lui étaler tous les agrémens de sa profession : elle parla avec un feu & une vivacité qui ne laisserent pas à Laïs le loisir de réfléchir sur elle-même. Elle fut bientôt persuadée. Eh bien ! dit-elle en rougissant, pardonne-

moi, chere Euphémie, si je frémis à tes yeux de te ressembler. Oui, tes conseils m'ont vaincue. Je consens de chercher quelque riche Amant qui puisse me tirer de cette horrible situation; mais passe-moi encore un reste de vertu que je ne puis éteindre, & que je veux conserver toute ma vie. Je consens, puisqu'ainsi le veut ma triste destinée, à porter le nom honteux de Courtisanne; mais je ne veux point en prendre les mœurs. Ma pudeur n'aura à rougir que des bruits que la calomnie envenimée répandra sur ma conduite, & non pas de ma conduite même. Voir mes Amans, leur parler, daigner les entendre & recevoir leurs présens: voilà les seules faveurs que je prétends leur accorder. Soïtene avait entendu ce discours que son indignation pensa interrompre mille fois. Enfin il sortit de l'endroit où il s'était caché. Un regard terrible fut l'éclair qui annonça à Laïs les reproches dont il allait l'accabler.

Perfide, lui dit-il, vous avez de pareilles amies: vous pouvez, sans frémir, écouter ces conseils affreux. Votre vertu, ou plutôt votre noire hypocrisie, m'avait attaché à vous, & j'ai livré mon cœur à

une ingrate qui devait un jour livrer le sien à tout l'Univers. J'en ai fait la faute ; mais enfin je la répare. Allez chercher une foule d'Amans, puisque je ne vous suffis pas. Je n'envierai point leur bonheur, & le plus froid mépris, l'oubli le plus profond sera le seul sentiment que je conserverai pour vous. Adieu ; suivez une amie digne de vous : mais évitez ma présence avec autant de soin que je fuirai ces yeux perfides qui m'ont trompé. Il regarda encore Laïs quelque temps en silence, pour jouir de sa confusion, & sortit enfin en jettant sur elle le regard le plus cruel & le plus dédaigneux.

Ses reproches ne laissèrent pas une forte impression dans le cœur de Laïs : elle n'en ressentit ni colere ni douleur, & les mépris de Sostene acheverent l'ouvrage d'Euphémie. Ils aigrirent tellement le cœur de Laïs, qu'ils lui épargnerent les remords dont elle n'aurait pu se défendre à la vue de la démarche qu'elle allait faire.

Euphémie la prit par la main, & la tira de cette cabane obscure où elle avait langui pendant quatre mois dans les bras de l'Amour. Elle l'amena avec elle dans

une promenade publique, en l'assurant, qu'avant la fin du jour, quelques rayons d'espérance viendraient dissiper les nuages qui troublaient la sérénité de son cœur. Elle ne s'expliqua point davantage, & laissa son amie dans cette promenade où les femmes se disputaient le prix de la beauté & les regards du Public. Mais dans quel état Laïs osa-t-elle y paraître ? Cette fiere Laïs qui, du haut d'un char magnifique, contemplait autrefois une foule d'adorateurs qui voltigeaient autour d'elle, & semblaient vouloir s'arracher un coup d'œil qu'elle laissait tomber au hasard. On la voyait, triste dans l'habit le plus simple, seule pour servir de triomphe à des beautés médiocres entourées de galans, promener de bosquets en bosquets ses mornes rêveries, & rester en butte aux sourires malins de ses indignes rivales qui jouissaient de son abaissement. L'opprobre est dur à supporter pour les ames les plus basses & les plus viles. Quelle amertume devait-il répandre dans celle de la fiere Laïs dont l'orgueil étoit le caractere ! Elle rougissait de sa situation, & la honte faisait couler de ses beaux yeux des pleurs de rage que la

honte même de les répandre arrêtait. Elle résolut bientôt de sortir d'un état qui coûtait tant à sa fierté, & le dépit qu'elle ressentit, en se voyant effacée par d'indignes rivales, ferma ses yeux sur tous les désagrémens qui sont inséparables du nom de Courtisanne. Ainsi pour éviter l'opprobre, elle prit le parti de se plonger au sein de l'opprobre même ; elle se retira sous un berceau écarté pour s'affermir de plus en plus dans cette résolution, lorsqu'elle vit venir à elle un homme qui étalait dans ses habits toute la magnificence d'un Prince ou d'un Financier. Elle le prit pour quelque Seigneur que le Ciel propice envoyait dans ses filets ; elle le bénit d'avance de la capture qu'elle allait faire : mais elle fut bientôt détrompée ; au reste, l'erreur ne lui fut pas funeste.

Est-ce vous, belle Laïs, lui dit-il d'un ton familier, qui la surprit & qui l'aurait autrefois indignée ; est-ce vous que le Ciel rend aux Corinthiens ? Hélas ! depuis que vous êtes disparue, nous étions tous dans une consternation générale, tandis que nos femmes triomphaient. Mais, graces aux Dieux ! leur triomphe n'a été que passager, & quelque longue que nous

ait paru votre abſence, votre retour va effacer juſqu'au ſouvenir de nos ennuis.

Après ce compliment débité d'un air fort cavalier, il enviſagea Laïs des pieds juſqu'à la tête; elle rougit, & pour lui faire mieux ſentir les rigueurs de ſa miſere, le cruel pourſuivit de la ſorte: Mais dans quel état vous vois-je? Il faut être Laïs pour ſe faire reconnaître ſous ces triſtes lambeaux. Que cette ſituation eſt différente de cet éclat qui ſemblait inſéparable de votre perſonne! La Nature & l'art paraiſſaient n'enfanter que pour vous leurs beautés les plus précieuſes, & maintenant vos appas ſont votre ſeul ornement. Il ſurpaſſe tous les autres, il eſt vrai; mais enfin cet état eſt-il digne de vous? Pardonnez ſi j'oſe porter des regards trop curieux ſur votre ſituation: vous paraiſſez abandonnée à tout ce que l'indigence a de plus affreux. Eſt-ce donc par jalouſie pour un tréſor qu'il voudrait nous ravir, que le Ciel vous accable ainſi de rigueurs; & veut-il ſe venger des hommages que vous lui dérobez? Ah! vous êtes ſon image & ſon chef-d'œuvre; peut-on ne pas vous adorer? Oui, charmante Laïs, il eſt des Seigneurs & des

Princes, qui ne vous demanderaient d'autre grace, que celle d'accepter leurs bienfaits, & de consentir au bonheur qu'ils vous offrent. Ce n'est point en mon nom que je parle ; une telle félicité n'est pas faite pour moi. Je m'estimerai trop heureux d'être le canal des biens qui vont fondre sur vous, si vous daignez vous prêter aux faveurs de la Fortune, & qu'un préjugé, aussi frivole que cruel, ne mette point d'obstacle aux soins que je prendrai pour vous.

C'était faire assez honnêtement l'aveu de la plus honteuse profession. Laïs sentit à qui elle avait affaire ; elle lui répondit sur le même ton. Ils jouerent du masque tous deux, & les couleurs qu'ils prêterent chacun à leur état & à leurs sentimens, les empêcherent d'en rougir aux yeux l'un de l'autre.

Bastile, c'est le nom de ce protecteur des beautés affligées, conduisit Laïs dans un appartement dont l'éclat éblouit à la fois la vue & son ame. Il la quitta, en lui promettant de lui donner le lendemain un Catalogue d'Amans, entre lesquels elle pourroit choisir. Elle passa la nuit à posséder, dans des rêves magnifiques, la for-

tune dont elle allait bientôt jouir en réalité. Les Songes ne voltigeaient autour d'elle que ſous des habits où l'or & les diamans ſe diſputaient d'éclat. Ils lui firent bientôt oublier Soſtene & la miſere qu'il lui avoit apportée pour ſeul préſent. Elle s'apperçut même qu'ils lui avaient rendu toute ſa fierté.

Le lendemain elle fut réveillée par Baſtile, qui entra fort cavalierement ſans ſe faire annoncer. Il débuta par s'aſſeoir auprès du lit; & là, ayant tiré de ſa poche un écrit aſſez long. Voici, lui dit-il, le Catalogue que je vous promis hier. Il ſerait infini ſi j'y avais inſéré tous ceux qui voulaient s'y placer. Il faudrait vous faire le dénombrement de la Ville entiere. Je n'y ai inſcrit que ceux qui méritent votre attention, & j'ai accompagné leurs noms de quelques épithetes qui les caractériſent & qui vous inſtruiront de leur maniere de penſer & d'agir.

Alors il commença ainſi ſa lecture: Echile eſt un Général d'armée qui donne à ſes plaiſirs tout le temps que la paix lui laiſſe. Il s'eſt enrichi par les énormes contributions qu'il a levées ſur les Provinces qu'il a conquiſes, & par le pillage de nos

Villes, auſſi-bien que de celles des ennemis. Avare pour le reſte, il eſt prodigue envers ſes Maîtreſſes ; mais il eſt brutal & emporté : une réſiſtance ſimulée paſſe chez lui pour un refus décidé, & quitter ſes Maîtreſſes eſt la moindre vengeance qu'il en tire. La jalouſie d'ailleurs en fait le plus ſoupçonneux des hommes, & malheur à celui qui oſe traverſer ſes amours.

Ce tableau fit frémir Laïs : ſon Lecteur s'en apperçut, & paſſa à un article moins effrayant.

Eugene eſt un jeune Seigneur qui vient d'embraſſer le parti des armes. Il eſt bien fait, fou, gai, amuſant ; c'eſt le plus parfait de nos Cavaliers. Il n'a que vingt ans, & vient d'hériter d'un bien immenſe ; il s'irrite déja de ne l'avoir pas conſommé, & de n'être pas encore embarraſſé dans un labyrinthe de dettes pour ſe mettre ſur le ton des grands Seigneurs. Je vous conſeille, ajouta le Secrétaire, de vous adreſſer à celui-ci : vous ne tarderez pas à le ruiner ; je vous promets qu'il n'y mettra point d'obſtacle, pourvu qu'aux yeux du Public, vous ne rougiſſiez point, en étalant votre fortune, d'avouer que

vous la tenez de lui. Au reſte, ſi ce Courtiſan ne vous contente pas, j'ai encore de quoi vous ſatisfaire.

Lucile eſt un des premiers du Sénat. Il n'avait apporté en entrant dans ſon Corps qu'une nobleſſe aſſez généralement reconnue, & un bien médiocre qui ne ſuffiſait pas pour ſoutenir ſon état : mais une douzaine de Cauſes, qu'il a jugées en homme prudent & qui entend bien les affaires, en ont fait le Sénateur le plus opulent de Corinthe. S'il accable ſes Maîtreſſes de préſens, il les leur fait bien payer par ſes aſſiduités ; c'eſt l'Amant le plus à charge qu'on puiſſe trouver. Toujours renfermé avec l'objet de ſes amours, il n'oſe paraître aux yeux d'un Public qui lui reprocherait ſes injuſtices, & qui paſſerait peut-être des reproches au châtiment.

Cléofane eſt un Receveur des deniers publics. Il eſt inutile de vous dire qu'il eſt riche, mais il ſerait preſqu'impoſſible de calculer à quel point. Il affecte encore à ſoixante ans un air cavalier, & ſe croit adoré de toutes les femmes qui l'ont vu. L'orgueil & la ſtupidité forment ſon caractere : il donne cependant dans le bel-eſprit, & ſe mêle de faire des vers. Il

avait autrefois des Poëtes à ſa table ; mais depuis qu'il s'eſt mis en tête qu'on leur attribuait ſes Ouvrages, il les a chaſſés. Ses vers ſont l'amuſement de la Ville : on ne peut les lire ſans donner à chaque mot l'hommage d'un éclat de rire ; mais l'imbécile prend les ſifflets pour des applaudiſſemens.

Ah ! Laïs, je vous jure que ce perſonnage vous divertira. Puiſque nous en ſommes ſur ſon chapitre, j'aurais tort d'oublier une anecdote qui vous fera connaître les animaux de ſon eſpece.

Il y a un mois qu'ayant reconnu que l'objet de ſa tendre flamme le bernait, il s'adreſſa à moi, pour trouver où placer ſon amour. Emilie venait de perdre ſon Amant pour la même raiſon. Elle ambitionna la conquête de ce Richard qu'elle n'avait point encore vu, mais dont elle connaiſſait l'opulence : elle me conjura de l'amener à ſes pieds. Malgré le peu de reconnaiſſance que j'attendais de ſa part, je cédai à ſes inſtances, & je donnai rendez-vous à mes deux Amans dans ma maiſon même. Emilie s'y trouva la premiere pour montrer plus d'ardeur au Financier.

Cléofane ſe fait d'abord annoncer par un Coureur, & arrive enfin lui-même. Il entre d'un air conquérant, & débute par un compliment en vers qui penſa me faire éclater de rire pendant qu'il haranguait l'objet de ſa tendreſſe. Emilie le regardait d'un œil curieux & malin ; elle ne lui laiſſa point achever ſon diſcours..... Eh ! mais, dit-elle, je crois que c'eſt Soſie ; à ce nom, vous auriez vu le Seigneur Cléofane demeurer interdit & comme écraſé d'un coup de foudre. Il revint enfin à lui, mais ce fut pour entrer en fureur. Il ſe contenta cependant de l'exhaler par un regard terrible qu'il lança ſur Emilie, & s'en alla en murmurant quelques mots qu'elle n'entendit pas, & faiſant trembler les planchers ſous ſa canne.

Dès qu'il fut ſorti, je voulus ſçavoir ce que le nom de Soſie avait de déſagréable pour l'oreille d'un Financier. Tu vois, me dit Emilie, ce Seigneur Cléofane qui étonne Corinthe par l'éclat de ſon équipage, & ſemble nager au milieu de l'abondance. Eh bien ! c'eſt un Valet métamorphoſé en homme de qualité. Son nom véritable eſt Soſie ; il fut autrefois Valet d'un Prince qui m'adorait, & que j'aimais

quelque peu. Je lui obtins, par le moyen de mon Amant, un petit emploi dans les Finances, pour reconnaître quelques ſervices qu'il m'avait rendus. C'était lui qui m'aidait à tromper ſon Maître, qui l'avait chargé de veiller ſur ma conduite. Depuis je n'en avais pas entendu parler. La Fortune, ſans doute, l'a pris ſur ſes ailes, & l'a porté au faîte où tu le vois placé: mais ſois perſuadé que le Valet Soſie & le Seigneur Cléofane ne ſont qu'un même individu.

Voilà, belle Laïs, ajouta Baſtile, voilà ce qu'ont été la plûpart de ces hommes opulens, que vous voyez couchés dans le char qu'ils ont conduit autrefois, s'endormir aux cris des malheureux dont ils ſucent le ſang, & uſurper le rang d'hommes d'Etat pour l'avoir ruiné. Mais finiſſons notre Catalogue, j'ai encore un perſonnage à produire ſur la Scene.

Pammême eſt un jeune Prêtre du Temple de Jupiter: ce n'eſt pas le moindre parti qu'on puiſſe vous propoſer. Il eſt bien fait, galant, plein d'eſprit. Son ſeul défaut eſt de connaître trop ſes talens & de s'abandonner à une fatuité inſupportable; mais que ne pardonne-t-on pas à un

homme riche & prodigue ? L'or, ainſi que l'amour, nous éblouit, & nous ferme les yeux ſur les défauts des perſonnes auxquelles nous nous attachons. Pammême efface en richeſſes nos Citoyens les plus opulens. La ſottiſe & les préjugés du Peuple ſont pour lui une ſource intariſſable de biens de toute eſpece. Il ne fait pas une ſeule grimace à l'Autel, qui ne lui ſoit payée plus cher que ne le ſerait le ſervice le plus important rendu à la République.

Je vous avouerai cependant, continua Baſtile, que ſon crédit a penſé s'évanouir il y a quelques jours, & les yeux du Peuple auraient été deſſillés, s'ils pouvaient l'être en matiere de Religion.

Un Négociant, homme auſſi ſimple que pieux, qui avait quelques légers ſoupçons ſur la conduite de ſa femme, lorſque perſonne ne doutait de ſon libertinage, chargea Pammême de veiller ſur ſes pas, & de la ramener à la vertu & ſur-tout à la dévotion. Les leçons du jeune Prêtre ne manquerent pas d'avoir leur effet ; elles ſortaient de la bouche de l'Amour même.

Bientôt on ne parla plus que de la

conversion de la Dame, & l'on aurait juré qu'il fallait la puissance de la baguette de Mercure pour opérer cette métamorphose. Lucinde, c'est son nom, se montrait rarement en public, ou si elle y paraissait, c'était pour l'édifier par sa modestie. Sa vertu seule conservait encore dans l'esprit du Peuple quelque souvenir de ses désordres passés. On courait en foule au Temple pour la voir, & l'on n'en sortait que plein de respect pour elle & pour les Dieux. Le bon mari louait le Ciel & Pammême de la vertu de sa femme.

Je ne sçais quel caprice de dévotion l'éveilla dernierement au milieu de la nuit, & lui inspira le dessein d'aller au Temple, malgré l'obscurité qu'il faisait, pour y adorer Jupiter. A peine eut-il pénétré dans le bois sacré, qu'une femme, que le défaut de clarté ne lui permit pas de reconnaître, le prit par la main, en lui disant : Est-ce vous, cher Pammême ; vous marquez bien peu d'empressement pour me voir ? L'Amour a guidé ici mes pas : son flambeau m'a conduit au milieu des ténebres ; oui, son flambeau m'a éclairé & m'a conduit à vous, mais je croyais vous rencontrer plutôt. Est-ce là cette ardeur que

juſqu'à ce jour vous faiſiez tant éclater ? Cependant ils marchaient ſans ſe voir, & le bon mari ſe laiſſait conduire à la main qui l'entraînait. Ils arriverent enfin à une grotte, où l'art embelliſſait les ouvrages de la Nature ; une lampe, deſtinée à éclairer les myſteres de l'Amour, y répandait une clarté ſombre & d'autant plus agréable. Mais quelle fût leur ſurpriſe, lorſque le mari reconnut ſa ſainte épouſe ? Je ne vous peindrai point leur ſituation, vous vous la figurez aſſez, & la honte de la Dame & la colere du mari.

Le ſot s'aviſa de divulguer ſon aventure ou plutôt ſon infamie. Il eſpérait que l'indignation du Peuple le vengerait de Pammême, mais la populace devient incrédule à force de crédulité. Peu s'en fallut que ſa prétendue calomnie ne lui coûtât la vie. Le Prêtre n'eut pas de peine à ſe diſculper ; la ſuperſtition la lui épargna, & lui conſerva ſon crédit & ſa réputation.

Voici, Laïs, les Amans qui briguent l'honneur d'être à vous. Hâtez-vous de faire des heureux & de l'être vous-même ; déterminez-vous au plutôt, d'après les éclairciſſemens que je viens de vous donner. Je vous laiſſe encore quelques jours

pour prendre une derniere réſolution ; après quoi je m'emploierai de tout mon pouvoir à remplir vos deſirs.

Une ſeule difficulté m'arrête, & renverſera peut-être tous les projets que vous formez pour moi, reprit Laïs, d'un ton fier. Vous me prenez peut-être pour une Courtiſanne ordinaire. Vous vous trompez ; je n'en veux avoir que le nom. Ma réputation ſera le ſeul bien que je ſacrifierai à mes Amans ; mais je veux que ma vertu me reſte. Traitez cette vertu, d'orgueil ; appellez-la même, préjugé, ſi vous voulez. Mais enfin, tel eſt mon principe, dont je ne m'éloignerai jamais. Mes Amans pourront me voir & m'entendre : j'écouterai leurs ſoupirs ; j'y répondrai par les expreſſions d'un amour feint ou véritable ; mais ce ſont les ſeules faveurs que je puis me réſoudre à leur accorder.

Ah ! reprit Baſtile, que votre vertu ceſſe de s'allarmer ! Le plaiſir de vous voir, de vous adorer, ſuffira à vos Amans ; ſur-tout ſi vous leur accordez celui de recevoir leurs bienfaits. Un tel prix, il eſt vrai, ne les ſatisferait pas, s'ils l'attendaient d'une beauté médiocre ; mais le Ciel

prit

prit ſoin de votre vertu en vous formant ſi belle.

Baſtile laiſſa Laïs qui paſſa pluſieurs jours au ſein de la tranquillité & des plaiſirs que procure l'opulence aux perſonnes qui en goûtent pour la premiere fois les douceurs. Mais ſa deſtinée était d'aimer, auſſi-bien que d'enflammer les cœurs : elle était la plus belle des femmes ; mais ce chef-d'œuvre de la Nature n'eût pas été parfait, ſi elle n'avait été la plus amoureuſe & la plus volage.

Elle s'était placée ſur le ſoir d'un beau jour au bout d'une galerie qui donnait ſur le Port de Corinthe. Là, elle prenait le frais, & s'amuſait à contempler la multitude d'hommes de toute eſpece que l'avidité du gain attirait ſur le Port.

Un jeune homme ſuperbement vétu, mais dont les moindres charmes étaient ceux que l'art avait ajoutés à la Nature, s'arrêta quelque temps à la regarder : mais quels regards ! qu'ils étaient éloquens ! Ils firent ſentir à Laïs, en un moment, tout ce qu'ils exprimaient. Leur trouble paſſa même juſques dans ſon cœur. Elle s'en apperçut, & quelques légers efforts qu'elle fit pour l'arrêter, lui

aiderent, au contraire, à s'accroître davantage.

Le beau jeune homme repassa plusieurs fois de suite sous sa galerie. Chaque regard qu'il lui lança fut un trait enflammé qui versa dans son ame le feu le plus ardent, & en apparence le plus durable. Quels désirs! quelles pensées cette vue excitait dans son ame. Cet amour naissant n'avait rien que de doux & de flatteur. Ce n'était point un feu, tantôt cuisant, tantôt faible, & qui n'éclate que par élancemens, semblable à l'Amour qui regne dans un cœur accoutumé à en ressentir les atteintes redoublées. Il avait pour Laïs tous les charmes de la nouveauté. Il possédait cette douceur tranquille & rêveuse qu'éprouve un cœur, qui sortant des mains de la Nature avec l'innocence & la simplicité qui la caractérisent, devient sensible pour la premiere fois.

Laïs avait les yeux tendrement attachés sur son jeune Corinthien, lorsqu'un homme, dont le visage n'avait d'autres traits que ceux de la laideur & de la méchanceté, le prit par le bras d'un air sévere & l'entraîna avec lui. Laïs conçut aussitôt pour cet homme une haine qu'elle crut

éternelle, mais qu'il fallut surmonter dans la suite ; tandis qu'elle suivait des yeux l'aimable jeune homme qu'il lui avait arraché, & qu'elle le rappellait par mille soupirs, ses yeux étincellans de colere rencontraient avec horreur ce spectre jaloux de ses plaisirs. Elle aurait changé volontiers le pouvoir qu'ils avaient d'inspirer l'amour pour celui de donner la mort, & sa vengeance eût été aussi prompte que l'offense même.

Elle se retira pleine de rage & de tendresse, partagée entre deux objets, ignorant elle-même si elle aimait plus l'un qu'elle ne haïssait l'autre. Quand la haine est un effet de l'amour, ses transports sont aussi violens que ceux de l'amour même.

Tout ce que la rêverie amoureuse a de plus flatteur, de plus langoureux & de plus triste, partagea le cœur de Laïs jusqu'à l'heureux moment qui offrit une seconde fois à ses yeux son aimable Corinthien. Ce fut à un spectacle de combats d'animaux ; il était placé derriere elle : toutes les fois qu'elle détournait la tête, leurs yeux se rencontraient. Que dans un coup d'œil ils se disaient de choses sans se connaître !

Enfin le ſpectacle commence ; on lâche les bêtes féroces, qui s'élancent avec fureur les unes contre les autres. Le Cirque retentit des applaudiſſemens qu'on donnait au courage de ces victimes infortunées des barbares amuſemens du Peuple ; mais peu s'en fallut qu'elles ne lui vendiſſent cher leur ſang & ſes plaiſirs.

Dans la plus grande chaleur du combat, un Lion furieux franchit les barrieres, & ſe précipite au milieu de l'aſſemblée ; tout fuit, tout ſe diſperſe en pouſſant des cris lamentables. La frayeur de Laïs lui ôta le ſecours de la fuite ; elle reſta preſqu'évanouie & ſans ſentiment. Le Lion accourt de ſon côté ; il allait ſe jetter ſur elle, lorſqu'elle vit ſon généreux Amant lui faire un rempart de ſon corps. Il tire ſon épée, & tranſporté d'amour & de courage il l'enfonce juſqu'à la garde dans le cœur du Lion qui expire dans des flots de ſang.

Cléofile (c'eſt le nom de cet Amant intrépide), Cléofile ſe retourne, & tend la main à Laïs : Daignez, lui dit-il, recevoir les ſervices du plus heureux des hommes, puiſqu'il a pu expoſer ſes jours pour les vôtres. Oui, mon bonheur eſt

au-dessus de tout ce qu'on peut désirer. J'aurais voulu qu'il m'en coûtât tout mon sang, pour vous montrer avec quelle ardeur je volais au secours d'une vie si précieuse. Le Ciel a permis que je survive à votre danger, & au bonheur de vous en avoir délivrée. Hélas! ma félicité est si grande, que je n'ose vous demander la récompense d'un service qui est pour moi la source des plaisirs les plus doux. Mais une ame, telle que la vôtre, ne s'en tient pas aux devoirs d'une simple reconnaissance; souffrez donc que j'acheve mon ouvrage, que je vous reconduise chez vous, & que je puisse vous procurer tous les secours qu'exige la frayeur mortelle dont vous avez été saisie. Heureux si vous daignez jetter un regard de bonté sur les soins que je prends pour vous.

En disant ces mots, auxquels Laïs répondit par quelques paroles entrecoupées par la frayeur qui la faisait trembler encore, mais aussi par les soupirs les moins équivoques, Cléofile la prit par la main & la reconduisit chez elle. Elle ordonna à ses Domestiques de se retirer: les scenes amoureuses n'exigent point de spectateurs. Il fallut bientôt essuyer une

déclaration d'amour, qui s'était déja faite mille fois des yeux de part & d'autre. Laïs ne la reçut pas d'un ton sévere. La conversation s'échauffa, & bientôt sa flamme éclata aux yeux de son Amant. Enyvré de joie & de tendresse, il se précipitait aux genoux de la tendre Laïs ; il colait sa bouche sur ses mains, & les arrosait de ces douces larmes qui n'ont d'autres sources que le sentiment du bonheur. Ah! Laïs, disait-il, chere Laïs... vous m'aimez! Oui, je dois expirer d'amour, puisque vous daignez être sensible à mes soupirs. Non, rien n'égale ma tendresse, comme rien n'égale votre beauté ; vous êtes la plus belle des femmes & la plus adorée. La mort seule pourra éteindre mes feux & vous ravir mes hommages : puissiez-vous conserver toujours quelque souvenir du plus tendre des Amans! Ah! Laïs... Laïs...

Revenu de ses transports, il lui dit en pleurant, que le temps cruel dans sa rapidité le rappellait à la maison paternelle. Avant que de le laisser aller, Laïs voulut sçavoir quel était ce brutal qui l'avait arraché à ses yeux quelques jours auparavant. Hélas! dit-il, c'est le tyran qui empoi-

ſonne tous les plaiſirs de ma vie ; c'eſt mon gouverneur. Mon pere, qui me rend victime de ſes ſyſtêmes d'éducation, m'a fait traîner la plus triſte jeuneſſe ſous les loix de ce Maître odieux, & à dix-neuf ans, je ne puis encore diſpoſer de ma liberté ni de mon temps, qu'au gré de ce tyran. A peine pourrai-je trouver un moment pour venir adorer vos appas ; mais que ce moment me récompenſera bien de ceux que l'ennui me file ſous les yeux de mon précepteur !

Après cette réponſe, qu'il accompagna d'un ſoupir éloquent, il s'en alla en promettant de revenir le lendemain à la même heure.

Que le temps de ſon abſence fut long ! Que la lenteur avec laquelle les heures s'écoulaient fut cruelle ! Le ſouvenir des plaiſirs qu'elle avait goûtés dans l'entretien de la veille, & le preſſentiment de ceux qu'elle allait goûter, déchiraient le cœur de Laïs. Oui, l'impatience avec laquelle on ſoupire après un bonheur certain eſt auſſi douloureuſe que le déſeſpoir même.

Cléofile parut enfin ; il ſe précipita aux genoux de Laïs, qui vola dans ſes bras.

Quels tendres regards ! que d'amoureux ſoupirs ! que de baiſers enflammés ! Comment n'expire-t-on pas dans ces tranſports enchanteurs ? Laïs & ſon Amant auraient ſacrifié leurs plus beaux jours pour une ſi belle mort. Cléofile tenait Laïs preſſée ſur ſon ſein, lorſqu'ils virent entrer un homme vêtu de noir, avec un viſage refrogné, & les yeux étincellans de colere : c'était le gouverneur de Cléofile. Que devint Laïs à cette vue ? Elle trouva l'opprobre le plus ſanglant au ſein du bonheur même : elle rougit, & la honte & la haine la troublerent tellement qu'elle penſa s'évanouir. Elle remarqua cependant autant d'amour que de fureur dans les yeux du Pédant. Tandis que d'un ton impitoyable il grondait ſon aimable Eléve, & lui prodiguait tous les noms affreux qu'on inventa pour diffamer le plaiſir, ſes regards avides dévoraient les appas de Laïs, & montraient bien que ſa colere n'était allumée que par l'amour même. Enfin, il arracha de ſes bras le tendre Cléofile, & l'ayant fait paſſer dans un autre appartement, il s'approcha de Laïs, & là, changeant de viſage & de ton : Remettez-vous, lui dit-il, de la frayeur

que je vous ai causée à regret. Je ne viens point pour vous enlever un Amant que vous chérissez ; je viens en mettre un autre à vos genoux, moins sûr de plaire, il est vrai, mais qui peut lui disputer en amour. L'hommage d'un Philosophe, tel que moi, n'a pas les charmes que vous trouvez dans celui d'un jeune homme du monde, mais il est sincere ; & comment ne le serait-il pas, quand j'ai pu me résoudre à en faire l'aveu ? Moi qui fais profession de regarder l'amour comme une faiblesse indigne de l'homme, & qui prétends m'élever au-dessus de l'humanité même. Votre vue met ma raison en déroute, & de toutes mes facultés, je ne conserve à vos pieds que celle d'aimer. A ces mots, le Philosophe voulut ravir un baiser sur la main de Laïs ; mais elle le repoussa avec horreur, & vomit contre lui toutes les injures que la honte, la rage, la haine & l'amour lui inspirerent. Peu s'en fallut qu'elle ne lui arrachât les yeux, & le Pédant ayant tenté une seconde fois de voler un baiser, sentit sur ses joues la vigueur de cette belle main qu'il voulait embrasser.

Alors, reprenant son ton pédantesque,

Eh bien ! Laïs, dit-il, puiſque l'amour ne peut vous toucher, peut-être des menaces, auſſi-tôt ſuivies de leur effet, ſeront plus puiſſantes. Vous aimez Cléofile, eh bien ! il eſt perdu, ſi vous ne domptez la haine qui vous anime contre moi.

Son pere m'a chargé de ſa conduite, & je gouverne encore plus le pere que le fils. Je vais l'informer de ſa paſſion pour vous, & ſoyez perſuadée qu'il le retiendra dans la priſon la plus étroite, juſqu'à ce que les rigueurs de ſon châtiment lui ayent fait oublier ſon amour & vos charmes. Si, au contraire, vous pouvez m'aimer, ou du moins le feindre, & prêter l'oreille à mes ſoupirs, vous jouirez de la vue de votre Amant auſſi ſouvent que l'amour vous en inſpirera l'envie. Je vous ménagerai des entrevues, & ferai pour mon rival tout ce que j'aurais fait pour moi-même ; il m'en coûtera, ſans doute, mais je m'y réſouds, pourvu que vous écoutiez ma flamme, & que vous y répondiez par quelques dehors de tendreſſe ; qu'enfin, vous me laiſſiez ravir ſur cette bouche charmante quelques baiſers que vous lui accordez de ſi bonne grace.... Songez-y ; craignez d'irriter mon amour ;

il se changerait en fureur, & trouverait dans mon rival une victime désarmée sur laquelle ma vengeance se déploierait toute entiere. Consultez votre cœur, je verrai, si vous aimez Cléofile, si vous ne me haïssez pas encore davantage.

Quelle situation pour le cœur d'une Amante ! Il fallait trahir Cléofile, ou le livrer à tout ce que la rage d'un rival peut imaginer de plus cruel. L'horreur, la haine, l'amour parlaient tour à tour à Laïs. Enfin, l'amour l'emporta & calma les combats dont elle était la proie. Eh bien ! cruel, lui dit-elle, parle ; qu'exiges-tu de moi ? Je vous l'ai déja dit, reprit le Pédant : Je veux que vous me permettiez de venir tous les jours vous adorer ; que vous ne paraissiez point offensée de mon amour ; que même vous affectiez pour moi ce tendre empressement, qui fait le bonheur de Cléofile ; qu'enfin, vous fassiez pour moi tout ce que l'amour vous inspire pour lui. Je vous aiderai moi-même à me tromper ; je m'efforcerai de croire que vos feintes tendresses sont les expressions d'un sentiment véritable. Telle est ma faiblesse.

Laïs consentit enfin à trahir son Amant.

pour le ſauver. Mais que cette infidélité lui coûta ! A peine la perte de ce qu'elle aimait lui aurait-elle été plus affreuſe : elle était obligée de s'attendrir pour un monſtre où la Nature s'était jouée à raſſembler tout ce qu'elle a de plus difforme ; & quand il aurait été le plus beau des hommes, elle le haïſſait ; que fallait-il de plus pour en faire un monſtre ?

Le Pédant tint ſa promeſſe, c'était lui qui procurait des rendez-vous, dont il goûtait le premier les plaiſirs. Laïs s'y dédommageait dans les bras de Cléofile de tous les dégoûts qu'il lui fallait eſſuyer dans ceux de ſon Maître. Celui-ci, qui n'était pas auſſi bon Philoſophe, n'avait pas le cœur inacceſſible aux traits de la jalouſie ; il murmurait quelquefois de la facilité avec laquelle Laïs autoriſait les vœux de ſon Précepteur. Mais elle s'excuſait par le motif de ſa trahiſon, & leurs querelles s'éteignaient bientôt au ſein de l'amour.

Cependant quelques lueurs de raiſon éclairaient encore le trouble qui régnait dans l'ame de Laïs. Elle réfléchiſſait quelquefois ſur elle-même & ſur ſa paſſion, & ſongeant à l'inconſtance de ſon premier

amour, elle eſpérait que bientôt les lumieres de la raiſon reprenant tout leur éclat, diſſiperaient les faibles étincelles de celui-ci. Mais bientôt ſa flamme prenait le deſſus, &. lui offrait tous les charmes de la nouveauté. En vain ſa mémoire lui reprochait d'avoir déja aimé Soſtene; elle l'accuſait d'infidélité, & ne pouvait concevoir qu'un autre que Cléofile eût pu fixer ſes regards & ſes deſirs. Lui ſeul avait pour ſes yeux quelque perfection; en vain un autre que lui aurait étalé tout ce que la Nature & l'art peuvent former de plus beau, loin d'exciter ſon amour, à peine aurait-il pu s'attirer ſon eſtime.

Mais à travers les troubles de l'amour, elle diſtinguait une paſſion plus raiſonnable, ou du moins plus flatteuſe, qui commençait à s'élever dans ſon cœur. C'était l'amour de l'éclat & de la magnificence. Lorſqu'elle voyait les Courtiſanes de Corinthe inſulter aux Princeſſes & fixer les regards du Public par la pompe de leurs chars & par la richeſſe de leurs habits, elle ne pouvait tourner les yeux ſur elle-même ſans rougir de ſa ſimplicité. La modeſtie était pour elle un opprobre, lorſque la gloire de ſes rivales venait

frapper ſa vue ; & quoiqu'elle fût dans un état aſſez honnête, pour ſe mêler parmi les plus riches Citoyennes, elle ne regardait les ornemens dont elle était parée, que comme les honteuſes livrées de la vertu & de l'indigence. Enfin cette paſſion prit aſſez d'empire ſur ſon cœur pour le partager entre un Amant qu'elle adorait, mais qui ne pouvait lui rien donner, & un Richard haïſſable qui la mit dans la ſituation la plus éclatante.

Cléofile était enfin délivré de ſon tyran, & elle n'était plus forcée d'avoir des complaiſances pour un monſtre à qui l'habitude de le voir n'avait rien retiré de ce qu'il avait d'odieux pour elle. Mais ſon ambition commençait à livrer quelques combats à ſon amour ; elle brûlait d'égaler ſes rivales en magnificence &, même, s'il était poſſible, de les éblouir elles-mêmes par ſon éclat, & de ſe venger ainſi de tous les chagrins que la vue de leurs richeſſes lui avait fait dévorer. Son amour murmurait d'un autre côté. Quoi ! diſait-elle, je pourrais me réſoudre à vivre ſous l'empire de quelqu'autre que Cléofile.... Mais après tout, c'eſt de mon cœur qu'il eſt jaloux, & non point d'une tendreſſe

feinte & forcée dont je ferais parade aux yeux de quelque Prince ou quelque Financier. Il a bien ſouffert l'amour de ſon Gouverneur, pourquoi ne ſouffrirait-il pas celui d'un autre ? Ne lui ſuffit-il pas que je l'aime, & que je ne trouve de plaiſir qu'avec lui ? Que lui importe que j'aille chercher l'ennui avec un autre ?

Elle s'occupait de ces réflexions, & balançait entre l'ambition & l'amour, lorſque Baſtile entra pour la tirer d'embarras. Eh bien ! Laïs, lui dit-il, flottez-vous encore dans l'incertitude ? Quand vous fixerez-vous à quelqu'un des partis que je vous ai propoſés ? Je viens vous déterminer ; je vous apporte l'hommage d'un des Amans les plus riches que vous puiſſiez trouver. Ariſtene eſt le perſonnage qui m'a chargé de vous faire parvenir ſes ſoupirs ; il vous les fera encore bien mieux entendre que moi en bon argent comptant. J'oſe vous le promettre : ſon amour le rendra prodigue, & ſes richeſſes ſuffiront à ſa prodigalité & à vos beſoins. Croyez-moi ; c'eſt languir que de vivre ainſi dans la médiocrité, ou plutôt ce n'eſt pas vivre, ſur-tout lorſqu'on peut s'élever à la ſituation la plus brillante, & que

pour y monter, il ſuffit de le vouloir. Quoi! des beautés à peine paſſables recevront l'hommage de nos plus riches Seigneurs, & effaceront leurs Amans même en magnificence, tandis que Laïs, la Merveille de Corinthe, languiſſant dans une obſcure ſimplicité, n'aura que ſa beauté pour éblouir les yeux du Public. Sortez donc, belle Laïs, de cette léthargie, de cette indifférence pour votre bien-être; ne fuyez pas le bonheur quand il vient vous chercher.

Je ſuis prête à me rendre à vos raiſons, reprit Laïs; mon inclination pour la grandeur ne leur donne que trop de force: mais rappellez-vous mes principes de vertu, & prévenez l'Amant que vous me donnez de l'intégrité de mes mœurs. D'ailleurs je voudrais bien le connaître; détaillez-moi un peu ſon humeur & ſon caractere, & ne m'expoſez pas à tous les chagrins qu'il faut eſſuyer avec un homme qui regne ſur nous, & dont la façon de penſer & d'agir ne s'accorde point avec la nôtre.

Rien n'eſt ſi juſte, repartit Baſtile, & je vais vous ſatisfaire. Ariſtene eſt un Seigneur d'une illuſtre naiſſance, plus connu

encore, & plus eſtimé pour ſes richeſſes. C'eſt un ſot, puiſqu'il faut vous le peindre d'un ſeul coup de pinceau. Il l'eſt d'autant plus qu'il ſe donne pour Sçavant & pour Bel-Eſprit. Nos Philoſophes ſe ſont introduits chez lui : ils ont porté à ſa table leur ſcience famélique ; c'eſt-là qu'ils lui donnent des leçons de morale, & ſur-tout de continence, en s'enyvrant avec lui. Il les écoute avec d'autant plus d'admiration, que leurs diſcours ſont pour lui, comme pour tout le monde, des énigmes inexplicables. Enfin l'amour de la Philoſophie eſt paſſé chez lui en fureur. Il fait profeſſion d'être d'une Secte dont il ne ſçait que le nom, & d'en combattre une autre qu'il ne connaît pas mieux. Il veut paſſer pour l'homme le plus ſage & pour ſouverain de ſes paſſions & de la Nature même. En public, il affecte pour les femmes une indifférence qu'il porte juſqu'à la haine & au mépris. Ainſi, pour ne pas démentir ſa vertu, ou du moins ſa réputation, il voudra que ſon amour ſoit ignoré, & n'ait pour témoins que vous & lui. Mais votre diſcrétion ſera bien payée ; quelle eſt la femme à qui on ne lierait pas la langue avec deux ou trois cents

talens? D'ailleurs ſes viſites ne vous importuneront point : à peine peut-il ſe dérober pour quelques heures à la foule de Philoſophes qui l'obſedent, & vous aurez la liberté de vous procurer mille plaiſirs à ſes dépens & de vous former une cour des plus aimables Cavaliers de Corinthe. Enfin, il m'a donné ordre de vous conduire, dès ce moment même, dans une maiſon magnifique & des mieux ornées, ou une foule de domeſtiques qu'il a pris la peine de choiſir lui-même, vous attend déja pour vous ſervir.

Ce parti plût à Laïs, & l'idée de la magnificence & des plaiſirs où elle allait nager, étouffa les murmures de l'amour. Baſtile la prit par la main. Un char ſuperbe, attelé de quatre chevaux richement enharnachés, les attendait à la porte.

Voilà, lui dit Baſtile, le ſiége qui vous ſervira de théâtre, lorſque vous voudrez accorder aux Corinthiens le bonheur d'adorer vos attraits. Ils s'entretinrent pendant la route de tous les avantages de l'état de Courtiſane. Baſtile le lui peignit avec de ſi belles couleurs, & lui en fit concevoir une ſi haute idée, que ſon propre éclat lui faſcina la vue.

Enfin, elle apperçut la maiſon ou plutôt le palais qui lui était deſtiné. Une quantité prodigieuſe de domeſtiques l'attendait ſur la porte. Cette vue réveilla ſon orgueil & le chatouilla agréablement. Elle s'apperçut cependant que le ſot qui allait diſpoſer de ſa liberté, avait été aſſez malin pour lui choiſir des domeſtiques dont la vue ne pouvait lui inſpirer le deſir piquant de faire une infidélité.

Le premier pas qu'elle fit dans ſes appartemens, lui procura un coup d'œil d'autant plus flatteur que toutes ces richeſſes dont l'éclat l'enchantait allaient lui appartenir. Tout ce que l'art, miniſtre de la molleſſe, a pu inventer de plus précieux, ſe rencontrait par-tout & ſe reproduiſait en mille manieres différentes. Tout ſemblait inſpirer le plaiſir. L'air lui-même paraiſſait en porter les douceurs dans le ſein qui le reſpirait. Tous les ſens de Laïs flattés par tant d'objets qui ſe diſputaient ſes regards, tous ſes ſens étaient ſatisfaits & ſon cœur l'eût été lui-même, ſi le cœur humain pouvait l'être jamais. Si je ſuivais l'uſage ordinaire de mes Confreres, les Auteurs de Romans, je promenerais mon Lecteur juſques dans

les moindres cabinets, & ne lui ferais pas grace de la plus petite glace, ni de la moindre ſtatue. Mais je veux bien lui épargner un détail qui pourrait nous ennuyer tous deux. Revenons.

Voilà quel ſera déſormais votre ſéjour, dit Baſtile à Laïs; les plaiſirs & les biens de toute eſpece y naîtront ſous vos pas. Vous pourrez y couler tranquillement vos jours dans les bras du bonheur, & goûter encore celui de faire des heureux. Il en eſt encore un plus piquant; c'eſt celui d'exciter la jalouſie impuiſſante de vos rivales. Il n'en eſt point qui n'achetât de la moitié de ſa vie l'éclat où vous êtes. Elles ont toujours regardé cette maiſon avec des yeux d'envie. Aucune Courtiſane n'a un palais dont les dehors annoncent tant de faſte, & dont l'intérieur réponde ſi bien aux dehors. Jettez les yeux ſur ce jardin, où l'on trouve autant de plaiſir à promener ſa vue, que nos Seigneurs en goûtent à traîner leur ennuyeuſe exiſtence dans leurs promenades. Regardez ces boſquets, ce labyrinthe où l'on rencontre mille berceaux qui ſont autant de Temples dignes de l'Amour. Voyez ces bains, ces étangs, cette ten-

faſſe, d'où la vue s'étend ſur toute la Ville, & ſe perd ſur la mer. Fut-il jamais un ſéjour plus délicieux? Je le crois digne de vous au moins, c'eſt le plus beau que Corinthe puiſſe vous offrir.

Baſtile était éloquent, lorſqu'il parlait à Laïs de ſes plaiſirs, ou plutôt des ſervices qu'il lui rendait. Jamais Peintre ne ſçut préſenter les choſes ſous un ſi beau jour. Laïs ſentit bien que lui détailler ainſi les ſoins qu'il prenait pour elle, c'était en demander la récompenſe. Elle lui offrit ſix talens; mais il les rejetta. Ma conduite vous ſurprend, lui dit-il, & vous croyez que l'intérêt eſt le ſeul reſſort qui faſſe agir les gens de ma profeſſion. Je vous avouerai qu'il a toujours été le premier motif de mes démarches, lorſque j'ai eu affaire au reſte des Courtiſanes. J'étais trop familiariſé avec l'Amour; je le voyais de trop près pour en reſſentir les atteintes. Charmante Laïs, je ne vous connaiſſais pas encore: mais depuis que je vous ai vue, l'Amour eſt mon ſeul intérêt; c'eſt lui qui a encouragé mes mains à travailler à votre bonheur; c'eſt lui qui eſt l'artiſan de votre fortune; c'eſt lui qui me jette à vos genoux pour vous en demander le prix,

Vous avez écouté les ſoupirs d'un monſtre que vous déteſtiez. Rejetteriez-vous ceux d'un homme à qui ſes ſervices peuvent tenir lieu de charmes, ſi vos yeux ne lui en trouvent point d'autres ?

Il fallut en paſſer par-là, & répondre par quelques expreſſions amoureuſes aux diſcours enflammés de Baſtile. Laïs était yvre de gloire & de plaiſirs. Sa joie l'empêcha de ſentir les incommodités d'un amour qui n'avait pas paſſé juſques dans ſon cœur.

Le lendemain elle vit entrer Ariſtene avec cet air ſuffiſant & pédanteſque qui annonce un ſot. Il débuta par un compliment métaphyſique, auquel Laïs ne comprit rien. Beauté unique ! lui dit-il, j'apporte à vos pieds une conquête dont vous devez vous honorer : c'eſt un Philoſophe qui juſques ici a douté de tout. Oui, j'avais démontré par mille raiſons métaphyſiques, que tout eſt incertain, juſqu'à notre propre exiſtence. Mais un ſeul de vos regards renverſe mes démonſtrations, & je ſuis forcé de convenir à vos genoux que j'exiſte, & même que je ſuis heureux. J'enrage de mon bonheur, il eſt vrai, puiſqu'il m'en coûte mon opinion ;

mais enfin vous me forcez de consentir à ma félicité.

Après ce galant début, qu'il avait longtemps préparé, sans doute, avant que de le hasarder, il fit à sa maîtresse un grand éloge de la Philosophie, & lui témoigna qu'il fallait être Philosophe pour lui plaire. Il lui demanda si elle connaissait la Secte des Empyriques. Elle lui avoua ingénuement son ignorance. Alors il voulut lui expliquer l'opinion de ces Philosophes, & acheva d'obscurcir le peu d'idée qu'elle en avait. Elle le complimenta néanmoins sur la clarté de ses leçons, quoiqu'elle ne les comprit pas mieux qu'il ne les comprenait lui-même. Tout ce qu'elle en put retenir, c'est qu'il fallait douter de tout, malgré l'aveu qu'il avait fait de son erreur en entrant. Elle confessa qu'en effet elle doutait de tout, excepté de son amour pour lui, & cette exception ne lui déplut pas.

Ainsi se passa la premiere conversation que Laïs eut avec Aristene. L'Amour y fut noyé dans la plus sublime Métaphysique : mais ce Dieu n'en fut pas fâché ; il aime les ténebres.

Aristene la quitta, en lui disant qu'il

ne reviendrait que dans huit jours, parce que ſes affaires l'appellaient hors de Corinthe ; mais qu'après ce temps toutes ſes journées ſeraient partagées entre elle & la Philoſophie. Elle parut au déſeſpoir d'avoir une pareille rivale, & n'oublia pas de verſer quelques larmes, lorſqu'il lui annonça ſon abſence.

Dès le jour même, elle envoya chercher Cléofile. Il vint, & pour lui ôter tout ombrage ſur ſa nouvelle ſituation, (car Laïs le connaiſſait jaloux & impétueux), elle lui dit qu'un de ſes oncles, qui venait de mourir, lui avait laiſſé tous les biens dont il la voyait en poſſeſſion. Il le crut aiſément. Que ne ferait-on pas croire à un jeune homme & à un Amant ? Il revint pluſieurs jours de ſuite, & chacun des momens qu'ils paſſerent enſemble fut marqué par un nouveau degré de bonheur. Tantôt ils cherchaient la ſolitude dans les boſquets ; mais quelle ſolitude ! Eſt-on ſeul quand on eſt avec ce que l'on aime ? Là, ils oubliaient le reſte du monde ; il n'en était plus pour eux. Tantôt le vin égayait la tendreſſe de l'amour, quelquefois trop uniforme. Qu'une femme eſt charmante, lorſque les vapeurs du vin

vin font pétiller le feu qui brille dans ſes yeux, & mettent ſa raiſon en déroute ! Si elle perd l'eſprit, le cœur & la beauté lui reſtent. En faut-il davantage pour nous enchanter ? Des repas délicieux, ſous un berceau tiſſu par les Graces, leur étaient préſentés par les mains des Amours. Que de ſoupirs ! que de tendres regards ! que de doux embraſſemens ! que de diſcours entrecoupés ! Ah ! diſait Laïs dans ces momens heureux, comment ai-je pu autrefois faire la guerre à l'Amour ? Il m'a rangée ſous ſes loix pour s'en venger ; que ſa vengeance eſt aimable !

Mais, hélas ! que les heures filées par le Bonheur s'écoulent rapidement ! Pourquoi la félicité n'eſt-elle pas éternelle ? ou pourquoi ne s'anéantit-on pas quand on ceſſe d'en jouir ?

Le huitiéme jour arriva, c'était celui où Laïs devait revoir l'ennuyeux Ariſtene. Cléofile, qui s'était rendu chez elle de grand matin, ne lui trouva pas la gaité qui éclatait dans ſes yeux, ſur-tout lorſqu'elle le regardait. Elle cherchait quelque détour pour lui en découvrir la véritable cauſe, lorſqu'un de ſes domeſtiques vint lui dire à l'oreille qu'Ariſtene allait

arriver. Elle pria Cléofile de se retirer; mais il s'obstina à rester, & lui dit qu'il ne pouvait se résoudre à l'abandonner dans le trouble où il la voyait, d'autant plus qu'elle lui en cachait la véritable cause.

Enfin, la crainte de perdre ou son Amant ou sa fortune, lui arracha l'aveu de son infidélité. Elle lui dit pourquoi elle désirait son absence : quoiqu'elle s'attendît bien à quelques reproches, elle espérait que l'altération qu'un pareil aveu devait lui causer, n'irait pas jusqu'à l'emportement. Mais elle se trompait; il lui fallut essuyer les outrages les plus cruels. Elle demeura interdite, & tout ce qu'elle put faire pour se justifier, fut de rappeller à son Amant qu'il avait souffert assez patiemment l'amour de son Gouverneur.

Oui, je l'ai souffert, dit-il; mais c'était une nécessité. Il fallait choisir ou de partager votre tendresse avec lui, ou de vous perdre pour jamais. Mais puisque maintenant que la nécessité ne vous en fait pas un devoir, vous recevez d'autres vœux que les miens : sans doute, que ce choix part de votre inclination; & moi, je dédaigne votre cœur, puisque ce n'est

pas lui-même qui ſe donne à moi, & qu'il faut le partager avec un autre. Je ne regrette point tous les plaiſirs que je perds en vous; mon ſeul déplaiſir eſt d'en avoir trop goûté & de m'être livré à des tranſports qui devaient être payés de cet infâme prix. Adieu, vous ne me verrez plus.... Mais non; je reſte.... Je veux voir le rival que vous me préférez; je veux qu'il expire ſous mes coups à vos yeux, ou qu'il me donne lui-même la mort que je lui prépare. Peut-être aſſouvira-t-il la ſoif que vous avez de mon ſang. Mais enfin vous tremblerez juſqu'à la fin du combat, & je mourrai avec le plaiſir de vous avoir fait frémir, ſi le Ciel ne m'accorde pas d'autre vengeance.

A l'inſtant la porte s'entr'ouvre. Cléofile tire ſon épée; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il reconnut ſon pere dans ſon rival! L'épée lui échappa des mains; mais ſa rage ne s'appaiſa point. Que faites-vous ici, lui dit le pere d'un ton irrité? Qu'y faites-vous vous-même, repartit Cléofile? J'y viens pour vous punir, rébelle que vous êtes. Et vous, femme perfide, voilà donc cette fidélité que vous m'aviez jurée! De quoi vous plai-

gnez-vous, reprit Laïs assez froidement ? . . . De quoi je me plains ingrate ? Votre perfidie n'est-elle pas assez manifeste ? Puis-je en douter ? Non-seulement vous le pouvez, dit Laïs, mais encore vous le devez. Avez-vous oublié qu'il faut douter de tout ? . . . Cet argument ferma la bouche au Philosophe, qui s'en alla avec le mortel déplaisir d'avoir eu tort quoiqu'il eût raison.

Après s'être quelque temps divertie de cette plaisante scene, Laïs réfléchit sur son état, qui ne lui offrit que des sujets de crainte & d'inquiétude. Elle perdait deux Amans, dont l'un faisait son bonheur, & l'autre aurait fait sa fortune. Comment rester dans une maison dont elle ne pourrait soutenir au-dehors la magnificence ? Comment entretenir un nombreux cortege de domestiques ?

Bastile la tira d'embarras. Il avait appris son histoire dans sa maison même, & de la bouche d'Aristene qui sortait. Il prévit les inquiétudes de Laïs, & accourut aussi-tôt pour les calmer. Je sçais votre aventure, lui dit-il ; mais qu'elle ne vous effraye point. Nous serons plus heureux une autre fois. Restez toujours dans

cette ſuperbe maiſon ; c'eſt le ſeul ſéjour digne de vous. Elle n'appartient point à Ariſtene ; il m'avait ſeulement chargé de vous la procurer & de fournir à toutes vos dépenſes : tout eſt rompu ; mais un autre achevera ſon ouvrage, & dans peu quelqu'Amant nouveau vous dédommagera de la perte de celui-ci. Le ſort paraît en vain avoir réſolu de vous rendre malheureuſe en amour : vous avez deux sûrs garans d'un bonheur prochain, vos charmes & mon adreſſe. Croyez-moi, je me connais en intrigues, & je fais jouer tant de reſſorts que tous ne peuvent pas tromper mon attente. Je vous quitte, & je crois avoir rétabli le calme dans votre ame.

Il ſe trompait ; il avait bien appaiſé les inquiétudes que Laïs avait ſur ſa fortune, mais il n'avait pas calmé celles de ſon amour. Elle adorait encore Cléofile, malgré les juſtes reproches dont il l'avait accablée ; elle craignait pour lui la ſévérité de ſon pere. Hélas ! diſait-elle, peut-être l'infortuné Cléofile eſt-il déja renfermé dans une obſcure priſon, abandonné aux plus indignes traitemens ; & c'eſt moi qui ai allumé la colere vengereſſe qui

va faire pleuvoir sur lui mille & mille rigueurs. Encore si je n'en étais que la cause innocente ! J'ignorais, il est vrai, qu'il fût fils d'Aristene ; mais enfin, sans ma coupable infidélité, je jouirais encore de ses charmans entretiens ; il partagerait mon bonheur. Mais peut-être languit-il à présent dans les ténebres de quelque cachot ; faut-il avoir à la fois ses malheurs & les miens à me reprocher !

Ses craintes furent bientôt justifiées. Elle apprit que le pere de Cléofile l'avait fait enfermer dans une maison de force, où l'on condamnait les jeunes débauchés aux justes rigueurs d'une cruelle servitude. Elle frémit à cette nouvelle, & ne put sans horreur se représenter la destinée du malheureux Cléofile. Tantôt elle le voyait dévoré d'ennuis, n'envier que la mort pour seul terme de ses malheurs : tantôt elle se le peignait expirant de misere & de mélancolie ; mais dans quelque situation que son amour l'apperçut, elle l'entendait toujours lui reprocher ses malheurs. Il lui semblait à chaque instant que mille cris plaintifs venaient frapper son oreille ; elle écoutait, & croyait distinguer ces paroles :

» J'ai dû couler des jours filés par la » main des Plaiſirs, & la miſere eſt mon » ſeul partage. La cruelle Laïs eſt la ſeule » cauſe de mes maux ; elle me punit de » l'avoir trop aimée. C'était peu de m'ou- » trager par la plus noire infidélité, il » fallait combler mes malheurs, & me » ravir ma liberté, le ſeul bien qui reſte » aux miſérables. «

Ces reproches étaient trop affreux pour un cœur tendre & enflammé. Elle voulut s'en affranchir ; l'Amour ſeul lui en inſpira le moyen. Elle regarda long-temps le deſſein qu'il lui dicta comme la derniere des faibleſſes. Mais, diſait-elle enſuite, faut-il rougir des faibleſſes de l'Amour ; ce ſont autant de degrés qui nous élevent à la parfaite félicité ?

Elle ſçavait qu'on pouvait parler à Cléofile, & qu'il n'était pas ſi étroitement retenu, qu'on ne pût avoir un tête à tête avec lui. Elle prit des habits de femmes aſſez ſimples pour la faire méconnaître ; elle s'ajuſta pardeſſous un habit d'homme, & ſous ce vêtement hermaphrodite, elle alla ſe préſenter à la porte de la maiſon de force, où ſon cœur avait déja volé ſur les pas de ſon Amant. Elle

entra ſans difficulté & ſans trembler ; car l'Amour prend toutes ſortes de formes : il devient courageux dans les occaſions où il en eſt beſoin ; ou s'il ne brave pas les dangers, au moins il ne les voit pas, cela revient au même.

On conduiſit Laïs à l'appartement de Cléofile, ou plutôt à ſon cachot, & on la laiſſa ſeule avec lui. Il la regarda quelque temps ſans la reconnaître ; elle le reconnut à peine elle-même, tant le chagrin avait déja altéré les traits de ſon viſage.

Quoi ! c'eſt vous ? cruelle Laïs, lui dit-il, enfin ! Oui, c'eſt moi que l'amour ramene près de vous pour vous ſauver & vous apprendre à me connaître. Je viens rompre vos fers, ou les partager. Je me ſuis reproché un crime involontaire, & je n'ai pu ni ſouffrir ni détourner de mon eſprit l'image de vos malheurs, jugez maintenant de mon cœur.

Ecoutez, le temps preſſe ; ne le perdons point en diſcours ſuperflus. Prenez mes habits de femme, & couvrez-vous-en comme vous pourrez. J'ai pour moi d'autres vêtemens d'homme. Haſardons votre fuite ſous ce déguiſement. Si cet

artifice ne nous réuſſit pas, je ſerai trop heureuſe d'adoucir les rigueurs de votre priſon en les partageant avec vous.

Cléofile ſe jetta à ſes genoux & les arroſa d'un torrent de larmes ; mais elle le releva en lui diſant : Donnez à votre fuite le peu de temps que votre ſort nous accorde. Il vous en reſtera aſſez pour ſatisfaire votre reconnaiſſance & votre amour, lorſque nous ſerons libres.

Elle lui prêta la main, & bientôt l'habit de femme le rendit méconnaiſſable, & du plus beau jeune homme en fit la plus laide des femmes. Laïs lui donna le bras, & joua le rôle de Cavalier. Ils ſortirent de la priſon ſans être apperçus, & traverſerent une longue file de galleries où des Gardes, placés de diſtance en diſtance, plaiſanterent à leur façon ſur la beauté du Cavalier, & ſur la laideur & la ridicule démarche de la Dame. Enfin, ils étaient près de la porte, & ils y étaient arrivés ſans encourir aucun danger, lorſque des cris confus de Gardes, qui s'appellaient les uns les autres, leur cauſerent une frayeur mortelle. Cléofile trembla pour Laïs, & la tendre Laïs penſa s'évanouir à la vue du danger de Cléo-

file. Mais ils en furent quittes pour la frayeur. Le Garde, qui veillait à la porte de la maison de force, leur dit : Un de nos prisonniers vient de rompre ses fers ; on craint qu'il ne nous échappe : sortez avant que je ferme la porte, je ne pourrais vous l'ouvrir de long-temps.

Ils ne se firent pas prier, & sortirent de cette prison au plus vîte. Deux chevaux les attendaient à la porte ; ils monterent dessus, & piquerent des deux. La frayeur leur donna des ailes. Enfin, ils arriverent à la maison de Laïs, dont les domestiques commençaient déja à s'inquietter sur le sort de leur Maîtresse, c'est-à-dire, à craindre qu'elle ne revint ; car ils se préparaient déja à faire main-basse sur les meubles les plus précieux, afin, sans doute, d'avoir quelque chose qui pût les faire souvenir d'elle, lorsqu'elle parut avec son Amant. Ils vécurent plusieurs jours de suite en véritables Amans, & retrouvant dans leur chaîne tous les charmes qu'elle avait eu pour eux auparavant. L'Amour était l'ame de leurs plaisirs ; il prenait soin lui-même de les diversifier, afin de retenir plus longtemps sous ses loix deux cœurs qui ne

devaient pas être encore long-temps unis enſemble.

Cependant Laïs apprend qu'Ariſtene était mort, qu'on ignorait où était ſon fils, & que ſes parens avides étaient ſur le point de partager entr'eux l'héritage qui lui appartenait. Elle revient enſuite trouver Cléofile; elle le conduit dans l'endroit le plus reculé de ſon jardin; & là, prenant un air ſombre qui lui annonçait la fâcheuſe nouvelle qu'elle allait lui apprendre : Je vais, lui dit-elle, porter à votre cœur un coup bien ſenſible, & dont peut-être il ſaignera plus d'un jour. Ah! reprit-il, cette crainte m'offenſe! Quel coup de votre main peut me cauſer quelque douleur? Hélas! mourir de cette main adorable ſerait pour moi le ſort le plus beau. Parlez, belle Laïs.... Vous vous taiſez... Je me tais, lui dit-elle, parce que je ſçais que je vais vous affliger. Je connais votre cœur; il eſt auſſi docile aux impreſſions de la Nature, qu'à celles de l'Amour. Mais il faut pourtant vous apprendre le funeſte ſecret qui va vous coûter des larmes. Il vous importe de le ſçavoir.... Ariſtene.... votre pere n'eſt plus.... Eh bien! reprit froidement

Cléofile, il ne s'eſt occupé durant ſa vie qu'à me préparer des raiſons de ne le pas regretter. Je voudrais qu'il vécût encore ; mais ma douleur ne peut aller juſqu'à verſer des larmes : ſes duretés en ont tari la ſource, ou ſi quelquefois il m'en a fait répandre, c'étaient des larmes de rage & non pas de tendreſſe.

Laïs ne s'attendait pas à une pareille réponſe, & ſi elle l'avait prévue, elle n'aurait pas fait un ſi grand myſtere de la nouvelle qu'elle venait lui annoncer. Elle reconnut l'effet de la ſévérité de ces parens intraitables, qui regardent leurs enfans comme leurs eſclaves, & déchargent leur fiel & leur cruauté ſur ces victimes déſarmées, qui ne peuvent leur échapper, ſans s'expoſer aux rigueurs des loix, ou à celles d'un ſort plus dur, encore que celui qui les perſécutait dans la maiſon paternelle. L'inſenſibilité de Cléofile inſpira cependant quelqu'horreur à Laïs ; mais elle la fit retomber ſur ſon pere, dont la ſévérité avait anéanti le ſentiment dans le cœur de ſon fils. S'il eſt affreux d'être inacceſſible aux tendres impreſſions de la Nature, il eſt plus affreux encore de les effacer des cœurs où elles ſont gravées.

Laïs aurait fait encore de plus belles réflexions ſur les devoirs paternels ; mais ce temps qu'on paſſe avec un Amant n'eſt gueres celui de s'abandonner à de pareilles méditations.

Cléofile, lui dit-elle, je ne vous blâmerai point d'écouter ſi peu la voix de la Nature ; celle de l'Amour parle à votre cœur, & cela me ſuffit. Oubliez un pere barbare, j'y conſens ; mais ne vous oubliez pas vous-même. Songez à vous emparer de l'héritage qu'il vous laiſſe. Vous avez des droits inconteſtables. La raiſon, la Nature, les Loix, tout parle pour vous. Déja une foule de parens avares dévorent des yeux cette brillante ſucceſſion : ils s'apprêtent à y porter leurs mains avides, & à vous la ravir. Prévenez-les : ſortez de ma maiſon ; étonnez par votre préſence le monde qui vous a vu diſparaître. Diſſipez tous les faux bruits qui ont pu courir ſur votre évaſion. Faites-vous reconnaître, & rentrez en poſſeſſion des biens que d'indignes parens veulent vous arracher.

Oui, reprit-il avec feu, cette ſucceſſion enflamme mes deſirs ; mais c'eſt l'amour qui me la fait envier & non pas

un ſordide intérêt. C'eſt aux ames viles & groſſieres à ne voir dans les biens que leur propre bonheur ; mais que les cœurs élevés par l'amour ont d'autres ſentimens ! Oui, charmante Laïs, ſi je ſoupire après l'héritage de mon pere, ce n'eſt que pour l'apporter à vos pieds. Voilà mon intérêt. Je vole où vous m'ordonnez ; je vais rentrer dans ma famille & diſſiper les complots de mes injuſtes parens, & je reviens auſſi-tôt vous faire l'hommage de tout ce que je poſſede. Quels heureux jours nous allons couler ? Quels plaiſirs de faire le bonheur de ce qu'on aime ? Dieux !... Je vous quitte pour hâter votre félicité & la mienne.

Cléofile ſe tranſporta chez un ancien ami de ſon pere dans qui il avait rencontré toute l'amitié qu'il avait cherchée en vain dans le cœur de l'inflexible Ariſtene. Cet ami lui promit de l'appuyer de tout ſon crédit. Il tint ſa promeſſe, & bientôt Cléofile parut au milieu d'une foule d'oncles, de couſins, de neveux, qui tous ſe félicitaient de ſon abſence & de la mort de ſon pere.

Il les trouva occupés à débrouiller les papiers qu'on avait trouvés dans le porte-

feuille d'Aristene. La chicane & l'avarice échauffaient leurs recherches, & avaient déja excité entr'eux de bruyantes querelles, que Cléofile arrêta en se montrant à eux. Ils pâlirent tous à sa vue, & quand le mort lui-même serait revenu des Enfers dans tout l'appareil lugubre qui accompagne les Ombres, il ne leur aurait pas causé plus de frayeur. Revenus de leur étonnement, ils eurent encore assez d'audace pour lui disputer un héritage que la Nature & les Loix mettaient entre ses mains. Ils prétexterent son empriſonnement & sa fuite, & en conclurent, qu'il s'était deshérité lui-même par toutes ses débauches. Sa conduite fut soumise aux yeux de la Justice ; elle fut trouvée irréprochable, & ses indignes parens furent contraints de lui rendre ses biens ; il revint triomphant apporter à Laïs cette heureuse nouvelle. Le triomphe de son Amant fut aussi le sien, & leur joie fut égale.

Oui, Laïs, dit Cléofile avec transport, je suis le plus heureux des hommes ; je puis faire votre bonheur. Possesseur de biens immenses, je vais les partager avec vous ; je n'en disposerai qu'au gré de vos

desirs, & tout ce qui dépend de moi sera à vous comme moi-même. Regnez à jamais sur mon cœur & sur tout ce qui m'appartient. Souffrez qu'un nœud sacré & inviolable mette le sceau à nos fermens, & acheve mon bonheur en vous assurant ma foi pour jamais. Unissons nos jours & nos destinées par un lien qui soit au-dessus des changemens de la fortune, & sur lequel les caprices du sort n'ayent aucun pouvoir.... Vous semblez rejetter ma proposition; & qu'a-t-elle donc qui vous offense? Ah! cruelle, est-ce là de l'amour? Est-ce là comme je vous ai aimée? J'étais tout de feu, lorsque quelque lueur d'espérance me promettait de passer un moment avec vous. Vous paraissiez vous-même embrasée d'une pareille ardeur; & lorsqu'il s'agit de nous jurer de ne vivre que l'un pour l'autre, & de ne jamais nous séparer, pouvez-vous m'accabler par cette cruelle tiédeur? Que dis-je? Vous n'en restez pas à l'indifférence? Je lis dans vos yeux que ma proposition vous inspire une certaine horreur. Mais, parlez; en quoi vous offense-t-elle?

En ce qu'elle vous offense vous-même,

reprit Laïs. Apprenez à vous reſpecter : c'eſt votre honneur que je défends ici, contre mes propres deſirs & contre les vôtres. Oui, couler tous mes jours près de vous & ſous vos loix, ſerait l'objet de mes vœux les plus doux : je voudrais que le ſort, qui prit ſoin de mettre tant de reſſemblance entre votre caractere & le mien, eut de même rapproché nos conditions. Je ſouhaiterais qu'il m'eût élevée juſqu'à vous, ou ſi un deſtin ſi noble n'était pas digne de moi, je voudrais, (pardonnez ce deſir aux tranſports de mon amour), je voudrais qu'il vous eût abaiſſé juſqu'à moi, & que nous puſſions, ſans nous deshonorer, vous par trop de faibleſſe, & moi par trop d'orgueil, unir à jamais des jours que l'amour aurait pris ſoin de filer même dans les bras de l'hymenée. Mais ſongez à la diſtance infinie qui nous ſépare l'un de l'autre. Jettez les yeux ſur ma naiſſance, & tâchez de la démêler dans l'obſcurité dont elle eſt enveloppée. Regardez-vous vous-même ; rappellez-vous qui vous êtes : ſongez au ſang que vous ont tranſmis vos ancêtres. Vous êtes allié à tout ce que Corinthe a de plus grand ; ce ſerait imprimer une

tache ineffaçable au nom illuſtre que vous portez, que de le partager avec moi, & de renoncer aux partis les plus avantageux pour vous unir à une Grecque inconnue. Bientôt les murmures de votre famille irritée troubleraient le repos que vous vous promettez ſous les loix de l'hymenée. Ils vous reprocheraient d'immoler votre honneur à une folle paſſion; je ſerais moi-même l'objet de leur haine; & loin de faire ma félicité, vous empoiſonneriez mes jours en m'expoſant à leurs reproches & à leurs complots. Croyez-moi, il n'eſt point de fureur plus inflexible que celle des parens; elle eſt ſourde aux raiſons, aux prieres, & ne prend conſeil que d'elle-même.

Oui, je ſens vos raiſons, repartit Cléofile avec un ton d'aigreur: mais il en eſt une que vous ne m'avouez pas, & qui eſt la ſeule qui agiſſe ſur votre cœur; c'eſt que vous ne m'aimez pas, & que peut-être vous ne m'avez jamais aimé... Ah! cruel, reprit encore Laïs, pouvez-vous me tenir un pareil langage? Hélas! le refus auquel je viens de contraindre mon cœur, eſt le plus grand effort dont mon amour ſoit capable. Je vous ai ſacrifié

mon amour, & moi-même j'ai consenti à vous perdre. Mais que dis-je ? Je ne vous perdrai point. Sauvons à la fois notre amour & votre honneur. Dans ce siécle, une femme d'une vile extraction deshonore un homme d'une illustre naissance ; mais une Maîtresse, quelle qu'elle soit, ne deshonore qu'elle-même. J'immole ma réputation à la vôtre ; oui, je consens d'être votre Maîtresse toute ma vie. D'ailleurs.... écoutez ; ce parti vous assure davantage de mon cœur, en m'assurant du vôtre. Le flambeau de l'Hymen éteint presque toujours celui de l'Amour. Je sçais que nous jurons tous deux de bonne foi maintenant de ne vivre jamais que l'un pour l'autre. Mais il ne faut point nous flatter ; combien d'Epoux, avant leur mariage, se sont faits les mêmes sermens que nous & avec autant de sincérité, qui cependant ne trouvent ensemble que des dégoûts & des chagrins, qui sont un fardeau l'un pour l'autre, s'évitent, & souvent même se querellent. Enfin, je vous le répete, je vous aimerai toute ma vie ; peut-être pourtant ma constance pourrait-elle soutenir les ennuis inévitables du mariage : mais épargnons-nous un avenir

douteux ; contentons-nous de nous jurer une tendreſſe éternelle, ſans deshonorer nos ſermens par ce vain appareil de cérémonies qui ne ſervent quelquefois qu'à inſpirer le deſſein de les violer.

Tant de raiſons perſuaderent enfin Cléofile : mais pour s'aſſurer davantage la poſſeſſion du cœur de Laïs, il lui fit préſent de la moitié de ſes biens. Il crut que n'ayant plus le prétexte de la néceſſité, elle n'oſerait plus le trahir ; que d'ailleurs la reconnaiſſance enflammerait de plus en plus ſon amour. Mais, hélas ! il ſe trompait (*). Ces deux ſentimens ne peuvent s'aider l'un l'autre. L'un eſt un devoir, l'autre eſt une paſſion. La raiſon nous force à la reconnaiſſance ; mais qui peut connaître la puiſſance qui nous range ſous les loix de l'Amour ?

(*) Le Prince des Poëtes Français a bien raiſon de dire que

La reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant trop peu fait pour l'amour.

VOLTAIRE, Zaïre, Tragédie.

C'eſt un myſtere impénétrable aux yeux même de la Philoſophie. Pour connaître l'Amour, il faudrait le ſentir ; mais quand on le ſent eſt-on en état de le connaître, & ne s'aveugle-t-il pas lui-même en aveuglant la raiſon ?

Laïs aima Cléofile tant qu'elle le vit malheureux, perſécuté & attendant tout de ſes bontés. Sa tendreſſe alors n'eut point de bornes, & jamais l'Amour ne fut ni ſi vif, ni ſi déſintéreſſé. Mais dès qu'à ſon tour elle dépendit de lui, dès qu'elle lui dut ſon bonheur & ſa fortune, ſon amour s'envola pour faire place à la plus froide reconnaiſſance. Ses deux ſentimens ſont différens, il eſt vrai ; mais ſont-ils ennemis ? & ne peuvent-ils pas regner enſemble dans le même cœur ?

Dès l'inſtant où Laïs fut redevable à Cléofile de ſa fortune, elle ſentit ſon amour s'affaiblir. Ses viſites commencerent bientôt à lui devenir importunes. L'ennui ſe gliſſa dans leurs entretiens : ils dégénererent en froids complimens & en diſſertations plus froides encore. Il ſemblait à Laïs que ſon Amant ne paraiſſait devant ſes yeux que pour lui reprocher ſes bienfaits, & ſes viſites à force d'être

importunes, lui devinrent tout-à-fait insupportables.

Enfin, elle se résolut de sang-froid à violer les beaux sermens qu'elle lui avait faits. Bastile lui procura la connaissance d'Echile; c'était un Général d'armée dont on a déja tracé le portrait. Il vint voir Laïs, & elle eut aussi-tôt le bonheur de lui plaire. Mais il lui fallut essuyer bien des ennuis avec ce Guerrier : elle pensa vingt fois s'endormir au récit de ses exploits, dont il l'entretenait du matin jusqu'au soir. L'Amour est charmant sous l'habit de Mars; mais il n'y a point d'objet si ridicule que Mars sous l'habit de l'Amour.

Cependant Bastile qui desirait que Laïs fut toujours de bonne intelligence avec Echile, sentit bien que tôt ou tard les assiduités de Cléofile traverseraient ses desseins. Il prit le parti de le dégoûter de Laïs. Il l'aborda un jour que cet Amant, digne d'un meilleur sort, s'abandonnait seul à ses tristes rêveries, & réfléchissait sur les froideurs de sa Maîtresse. Je ne suis pas connu de vous, lui dit Bastile, mais votre physionomie m'intéresse; souffrez qu'un inconnu prenne

, qui
os qui
une &
que de
& mêla
rtificiel-
ur s'ex-
es vête-
puis-elle
i fournit
e affecta
dant huit
, il n'en-
s ſoupirs.
on déſeſ-

lit-il, me
La gloire
ſolue que
on amour
les armes
l ſe chan-
je volerai
pour méri-
Grece & du
vôtre eſt la
moiſſonnerai
n couronner

cris. Vos Maîtreſſes ne ſont pas des Laïs en beauté, ni en vertus. Que l'exemple de Cléofile vous apprenne que ces femmes enchantereſſes, que vous embelliſſez & enrichiſſez de vos dépouilles, ſe font un art & preſqu'une vertu d'avoir de l'ingratitude!

Echile le diſputait à Cléofile en largeſſes comme en amour. Il venait voir Laïs chaque jour, & ſe faiſait toujours annoncer par quelque nouveau bienfait: c'était ſur lui qu'elle faiſait ſon coup d'eſſai, & qu'elle étudiait l'art d'enflammer les cœurs & de les tromper; agaceries, ſoupirs, regards tendres, mots entrecoupés, tout était mis en uſage. Mais cette étude eſt pénible & coûte bien des ennuis. Enfin Laïs commençait à ſe rebuter d'un travail qui demandait tant d'attention & de contrainte, lorſque les Spartiates déclarerent la guerre aux Corinthiens: elle eſpéra que la fureur des combats arracheroit bientôt de ſes bras ſon inſipide Amant, & qu'il ne manquerait pas de voler où la gloire & l'avarice tout à la fois l'appellaient.

Elle n'eſpéra pas en vain: on remit en effet le commandement de l'armée de Corinthe

Corinthe entre les mains d'Echile, qui avait toutes les qualités d'un Héros qui travaille tout enſemble & à ſa fortune & à la gloire de ſa Patrie. Avant que de partir, il fit ſes adieux à Laïs, & mêla des pleurs véritables aux larmes artificielles de ſon Amante. Sa feinte douleur s'exhala en ſanglots ; elle déchira ſes vêtemens & s'arrachait les cheveux, puis elle ſe frappait la poitrine. Le fard lui fournit une pâleur preſque naturelle. Elle affecta un air ſombre & chagrin, & pendant huit jours qui précéderent ſon départ, il n'entendit ſortir de ſa bouche que des ſoupirs. Il en fut touché, & partagea ſon déſeſpoir.

Une affreuſe néceſſité, lui dit-il, me force à quitter ce que j'adore. La gloire l'ordonne ; elle eſt auſſi abſolue que cruelle, il faut lui obéir ; mais mon amour me ſuivra par-tout, le bruit des armes n'en étouffera point la voix ; il ſe changera même en courage. Oui, je volerai aux périls pour vous plaire & pour mériter votre eſtime. Celle de la Grece & du Monde entier n'eſt rien. La vôtre eſt la ſeule que j'ambitionne. Je ne moiſſonnerai des Lauriers que pour vous en couronner

moi-même. Quel plaiſir de revenir triomphant dans vos bras ! Mais par quelle longue abſence faudra-t-il acheter un retour ſi charmant ! .... Vous ſoupirez, chere Laïs ! ... Hélas ! les pleurs inondent mon viſage ; ne cherchons point à nous attendrir tous deux. Il me ſerait impoſſible de vous quitter.... Laïs, chere Laïs... ſéchez vos pleurs... Adieu... Puiſſai-je bientôt revenir les eſſuyer moi-même ! Il la quitta en ſoupirant, & la débarraſſa d'un rôle qu'elle avait eu de la peine à ſoutenir juſqu'au bout.

Le jaloux Guerrier chargea Baſtile lui-même de veiller ſur ſa Maîtreſſe, & de lui rendre compte de ſes moindres démarches ; c'était fournir à Laïs des moyens de le tromper plus finement, & ſe mettre en état de n'être jamais déſabuſé.

Baſtile la prévint de la commiſſion dont il était chargé, & lui dit qu'elle pouvait ſe repoſer ſur ſa fidélité, & ſe procurer tous les plaiſirs que la liberté pourrait lui offrir, ſans craindre qu'aucun rapport de ſa part la brouillât avec ſon jaloux. Il l'avertit cependant d'éviter les éclats, de peur que la Renommée, moins trompeuſe que lui, ne les portât aux

oreilles d'Echile. Elle ne douta point de ſa ſincérité, & ſuivit ſes conſeils.

Depuis le jour du départ d'Echile, ſa maiſon devint une Cour brillante, où une foule de jeunes Seigneurs venaient ſe diſputer les regards de leur Souveraine. A ſon lever, ces galans s'aſſemblaient dans ſon appartement, & ſa toilette devenait leur ouvrage. L'un arrangeait une boucle de cheveux que Laïs avait déplacée exprès. L'autre entrelaſſait dans ſes cheveux des diamans qu'il avait achetés lui-même, & qu'il voulait lui donner, ſans paraître déſirer qu'elle s'en apperçut. Un autre dérangeait un pli de ſa robe, pour avoir le plaiſir de le remettre dans l'état où il devait être.

Enfin tous avaient l'air affairé, ſans avoir rien à faire. Ceux qui ne pouvaient travailler, parce qu'ils ne trouvaient point d'emploi, amuſaient Laïs des hiſtoires de la veille; mais ils les racontaient avec cette aiſance que les jeunes Seigneurs ſçavent ſeuls attraper, & les aſſaiſonnaient toujours de quelque trait de plaiſanterie cruelle, ſur le compte des malheureuſes victimes dont les malheurs ſervaient à les égayer. Laïs écoutait tout avec cet air

indifférent qui caractériſe les Grands, & ne daignait pas ſe prêter au plaiſir que tous ſes aimables Conteurs lui procuraient.

Un de ces Seigneurs, nommé Damon, qui avait cet air pincé, ſuffiſant, léger, que nos Marquis ſçavent ſi bien nous retracer, & qui peut-être par la Métempſycoſe revit dans quelqu'un d'eux, leur raconta un jour cette hiſtoire.

Vous avez entendu parler, leur dit-il, d'Altomene, ce Spartiate nouvellement arrivé à Corinthe. Eh bien! ... il n'y eſt plus; car il eſt mort... Il avait le cœur tendre, & ſi j'avais la folie d'écrire quelque Roman, ce ſerait mon Héros & mon modele. Il ne faiſait ſes déclarations d'amour que par des regards languiſſans & des ſoupirs affectés; en un mot, il avait la manie de donner dans le ſentiment. Il n'aimait point par caprice, & quand il donnait ſa foi à une femme, il la lui donnait pour toujours.

En arrivant à Corinthe, il vit l'Actrice Aricie, qui, vous le ſçavez, eſt une beauté rare & ſur-tout point cruelle. La voir & l'aimer ne furent qu'une même choſe pour lui. Cependant il languit quel-

que temps avant que de lui déclarer ſon amour, & fut aſſez ſot pour dévorer pendant quinze jours, dans un profond ſilence, les ennuis de ſa tendreſſe. Enfin il fit un effort, & ouvrit ſon cœur à l'objet de ſon amour & de celui du Public. Il lui peignit, en termes enflammés, le feu le plus reſpectueux & le plus conſtant. Que n'étais-je préſent à cette déclaration! Que j'aurais ri de bon cœur, en voyant ce tendre Amant adorer à genoux une beauté qui ne ſe reſpecte pas elle-même; car vous connaiſſez nos Actrices. Mais Altomene était Spartiate, & ne connaiſſait pas la maniere de vivre de ces Héroïnes: car vous ſçavez qu'on ignore à Sparte juſqu'au nom même de Théâtre & d'Acteurs.

Ainſi Altomene croyait brûler pour une femme auſſi vertueuſe que belle. La fine Actrice de ſon côté jouait le ſentiment, & étudiait avec lui les rôles tendres qu'elle devait jouer ſur le Théâtre. Ce n'étaient que ſoupirs, flammes, ſermens & autres fadaiſes ſynonymes. Le bon Altomene s'enflammait de jour en jour, & ſe permettait à peine quelques rayons d'eſpérance.

Un de mes amis qui le connaiſſait, & l'eſtimait je ne ſçais pas pourquoi, ſe mêla de lui donner quelques avis. Vous brûlez, lui dit-il, ou plutôt vous périſſez pour une femme que je n'oſe nommer de ſon vrai nom, de peur de vous outrager : mais, au moins, devez-vous ignorer qu'on trouverait plutôt de la généroſité chez les Marchands, de l'humanité chez les Financiers, de la bonne foi chez nos Prêtres, que de la vertu chez des Actrices. Informez-vous, Altomene, faites épier toutes les démarches de votre Maîtreſſe, & vous reconnoîtrez que cette femme adorable, pour prix du tourment que vous endurez, accorde, & offre ſouvent au premier venu, les faveurs qu'elle vous refuſe.

Altomene ne put entendre ce diſcours ſans entrer en fureur. L'outrage, qu'on faiſait à ſa Maîtreſſe, devint ſon injure. Il tire l'épée & donne la mort à mon ami, pour lui apprendre qu'il ne faut jamais s'oppoſer au deſſein d'un fou qui veut ſe perdre.

Altomene triomphant vole chez Aricie pour lui apprendre en même temps ſon injure & ſa vengeance ; mais quelle ſcene

comique ! Il voit l'Héroïne de Théâtre entre les bras de ſix Amans qui la cajolaient à loiſir, & qu'elle divertiſſait en leur racontant l'hiſtoire plaiſante des tendreſſes d'Altomene.

Il demeure d'abord interdit, & oſe à peine en croire ſes yeux. L'Actrice qui n'eſpérait plus rien d'un homme qu'elle avait preſque ruiné, & qui ſe voyait découverte, ne manque pas l'occaſion de ſe divertir aux dépens du Héros d'amour. Venez, lui dit-elle, voici ſix de mes Amans, vous ferez le ſeptiéme ; ſoit ſuperſtition, ſoit inſtinct, j'aime le nombre impair.

Ce compliment aigrit Altomene au point qu'il ne put exhaler ſa fureur ; il ſortit écumant de rage, & n'ouvrant la bouche que pour pouſſer des cris de déſeſpoir ; & pour vous finir l'hiſtoire en deux mots, (car l'envie de rire m'étouffe), il s'eſt paſſé ſon épée au travers du corps, & eſt mort digne victime de ſa folie.

La petite Aricie a été la premiere à répandre le bruit de cette mort. Elle lui fait trop d'honneur pour la cacher ; & toutes les femmes ne peuvent pas dire comme elle, que leurs beaux yeux ont

fait mourir quelqu'un d'amour & de déſeſpoir.

Telles étaient les hiſtoires dont les Courtiſans de Laïs égayaient ſa toilette. Cependant les plaiſirs qui l'occupaient, & la ſplendeur qui l'environnait, ne lui firent pas entierement oublier Echile. Il fallut ſe ſouvenir de lui au moins pour entretenir ſon illuſion. Laïs ſentit bien qu'il fallait lui écrire. La belle indolente s'y réſolut. Enfin elle écrivait à un Héros; il fallait lui écrire d'un ſtyle héroïque.

Mais c'eût été s'avilir que de mettre elle-même la main à la plume, & de donner la torture à ſon imagination pour peindre des ſentimens qui lui étaient ſi étrangers. Ainſi elle chargea un de ſes Courtiſans, qui était Bel-Eſprit, ou du moins qui ſe donnait pour tel, & qui avait déja fait pluſieurs Tragédies, de lui compoſer une Epître de ſentiment & d'un ſtyle pathétique. Elle daigna elle-même y travailler. Ils ne purent s'empêcher de rire plus d'une fois en parlant à Echile des larmes que ſon abſence faiſait verſer à Laïs. La voici telle qu'elle la lui envoya.

» Vous êtes dans un camp, cher Echi-

» le, où mille objets occupent votre cœur
» & votre esprit, & s'empressent d'en
» effacer l'image de la malheureuse Laïs.
» La gloire est ma rivale ; son nom seul
» me fait trembler, & la fait triompher,
» sans doute, de mes faibles attraits. Elle
» seule regne dans votre ame ; elle seule
» vous donne des loix, & son feu est trop
» violent pour n'avoir pas étouffé celui
» de l'amour. Les périls que vous cher-
» chez, les succès dont le Ciel couronne
» vos travaux, sont seuls présens à votre
» imagination. Pourrez-vous être touché
» de mes pleurs, quand votre courage ne
» s'occupe qu'à répandre du sang, & mes
» soupirs pourront-ils se faire entendre
» parmi le bruit des armes & les cris de
» victoire qui annoncent vos coups ? Hé-
» las ! daignez un moment suspendre vo-
» tre ardeur, & prêter l'oreille aux plain-
» tes d'une Amante éplorée, dont les
» regrets & les allarmes sont la seule oc-
» cupation. Songez que tandis que vous
» volez à la gloire, ses sanglots impuis-
» sans vous poursuivent & veulent arrêter
» votre course ; songez que chaque danger
» où vous exposez votre vie est un coup de
» poignard dont votre main impitoyable

» déchire ſon cœur infortuné. Hélas ! vous
» ne m'écoutez point, & la victoire qui
» vous entraîne ferme votre oreille à mes
» cris. Vous volez à la mort !... Ah !
» cruel, arrêtez... Je frémis... chaque
» péril qui menace vos jours eſt pour moi
» une mort véritable, & tous les traits
» dont votre courage, ou quelque Dieu
» qui veille ſur vous, pare les mortelles
» atteintes, retombé ſur ce cœur que vous
» vous plaiſez à déchirer. Plus votre front
» ſerein enviſage les périls avec fermeté,
» plus je friſſonne d'horreur. Hélas ! bar-
» bare, à qui aurai-je recours, quand
» l'intérêt de vos jours, quand le ſoin de
» la vie d'une Amante ne peuvent vous
» arrêter ; ſera-ce aux Dieux ? Hélas !
» peuvent-ils jetter les yeux ſur votre
» gloire, ſans en être éblouis & ſans en
» devenir jaloux.... O Mars ! puiſſant
» Dieu des Armées, veille ſur mon
» Amant, veille ſur ta plus parfaite ima-
» ge... Amour, ne ſouffres pas que d'au-
» tres traits que les tiens puiſſent percer
» ſon cœur.... Dieux ! ſerez-vous auſſi
» inflexibles que lui même ? Hélas ! tout
» eſt ſourd à mes cris... Cruel Amant...
» cher Echile.... je friſſonne.... je me
» meurs.... «

Laïs prit plaiſir à lui écrire pluſieurs Lettres ſur ce modele ; les Réponſes ne furent pas moins pathétiques, mais elles furent plus ſinceres. Echile y mêlait toujours quelque récit de ſes nouveaux exploits. Il l'informait des moindres ſituations de l'armée, & les Relations qu'il faiſait à ſa Maîtreſſe, étaient plus exactes & plus fidelles que celles qu'il faiſait à la République.

La maiſon de Laïs devint bientôt un lieu public, où l'on venait tous les jours apprendre des nouvelles de l'armée, parce qu'elle les avait de la premiere main. Ainſi une Courtiſane devint en quelque ſorte une Femme d'Etat. Elle ſe plaiſait quelquefois à écouter les conjectures de ces Nouvelliſtes qui ſe croyent gens d'importance pour avoir long-temps bavardé ſur les événemens paſſés & futurs, & pour ſçavoir murmurer indifféremment contre tous les Chefs de la République. Mais quand leurs ennuyeux propos commençaient à la fatiguer, elle s'en défaiſait adroitement, & ne gardait que la compagnie de ces jeunes Seigneurs qui n'ont jamais fait que des conquêtes amoureuſes, & qui ne connaiſſent d'autre intérêt d'état

que celui de leurs plaiſirs. C'était avec ces aimables volages qu'elle partageait ſes heures entre la toilette, les Spectacles, la Table & le Jeu. Son cœur voltigeait avec plaiſir d'Amant en Amant. Tantôt elle écoutait les fleurettes ſpirituelles de l'un ; tantôt elle lançait à un autre un regard enflammé. Tous étaient rivaux, & cependant tous étaient amis ; & ces Seigneurs auſſi accoutumés à ſouffrir des infidélités qu'à en faire, n'en reſſentaient aucun dépit ni contre eux-mêmes ni contre Laïs.

Elle ne voulut pas cependant conſacrer tous ſes momens aux plaiſirs, & parmi les vices qui régnaient dans ſon cœur, (ſi les ſoins qu'on prend de ſa propre félicité ſont des vices) ; elle ſentit éclore quelques étincelles de vertu & de grandeur d'ame qu'elle voulut entretenir. La généroſité devint chez elle une paſſion ; car elle était extrême en tout. Une occaſion éclatante lui fournit bientôt les moyens de la ſatisfaire de la maniere la plus glorieuſe.

Denis le Tyran venait d'être déthrôné. Sa chûte avait étonné le monde & juſtifié le Ciel. Ce Prince, auſſi malheureux que

cruel, s'était vu chaſſé de ſes Etats par ſes propres Sujets. Il ne put trouver un afyle dans des lieux où il avait donné des Loix, & qu'il avait rempli de la terreur de ſon nom. Laïs apprit qu'il s'était retiré à Corinthe, où il avait été reconnu par quelques Syracuſains que leurs affaires avaient appellés dans cette Ville.

Qui pourrait croire quel était l'état d'un Monarque autrefois ſi puiſſant & ſi terrible! L'indigence l'avait obligé de raſſembler quelques enfans à qui il donnait des leçons. Exemple mémorable des revers de la fortune. Ce Tyran, qui avait fait trembler l'Univers ſous un ſceptre de fer, qui d'un ſeul regard anéantiſſait les objets de ſa colere, renfermé maintenant dans les ténebres d'une Ecole ayant pour ſceptre une verge à la main, pouvait à peine ſe faire reſpecter d'une troupe d'enfans.

Dès qu'on ſçut qu'il était dans Corinthe, tout ce qu'il y avait de Syracuſains accoururent à ſa maiſon, ou plutôt à ſa cabanne. Ils l'en arracherent; il devint le jouet de leur cruauté : ils ſe préparaient déja à le lapider dans la place publique, lorſqu'un heureux haſard, ou peut-être le

TAYLOR INST. OXFORD

Génie qui daignait encore veiller ſur les jours de ce Prince infortuné, conduiſit Laïs au lieu de ſon ſupplice. Elle vit un homme qu'une populace mutinée accablait de coups & d'injures. Elle demanda qui c'était. C'eſt le Tyran de Syracuſe, lui répondit d'une voix unanime cette troupe furieuſe. Il va dans l'inſtant expirer à vos yeux.

Laïs était dans ſa litiere : elle mit la tête à la portiere, & après une courte harangue qu'elle fit au Peuple ſur le reſpect qu'on doit aux Rois, dont elle dut plutôt le ſuccès à ſes charmes qu'à ſon éloquence, elle s'apperçut que la colere des mutins ſe calmait, & qu'un coup d'œil d'une femme avait été plus puiſſant que n'auraient été peut-être ni les menaces des Magiſtrats, ni l'appareil des ſupplices. Elle reconnut le Peuple à ces traits.

Elle fit monter le malheureux Denis dans ſa litiere. Il était ſi confus de ſes bontés & des opprobres qu'il venait d'eſſuyer, que le trouble de ſes eſprits ne lui permit pas même d'enviſager Laïs. Ce Prince tenait les yeux baiſſés & reſtait dans un morne ſilence. Elle crut même

remarquer que ſes bienfaits peſaient à ſon cœur, & qu'il était indigné qu'elle ſçut le forcer à la reconnaiſſance, vertu ignorée des Tyrans, quelquefois même oubliée à la Cour des meilleurs Rois. Ils arriverent enfin à ſa maiſon, ſans s'être dit un ſeul mot. Elle le conduiſit dans ſon appartement. Il la ſuivit comme un Lion qui ſe prête en rugiſſant aux careſſes de la main qui le flatte.

Laïs crut enfin qu'il était temps de rompre le ſilence. Daignez, Prince, lui dit-elle, daignez accepter mes bienfaits & régner chez moi. Ce nom de Prince, cette offre d'une eſpece d'Empire, firent naître dans ſon cœur & dans ſes yeux un trouble dont il ne fut pas le maître. Laïs y lut facilement la joie de commander, la ſeule que reſſentent les Tyrans, & l'horreur que lui cauſait le ſouvenir de toutes ſes diſgraces.

Hélas! reprit-il avec un air confus, vous ſeule avez pitié d'un Prince malheureux & infortuné, auſſi tourmenté par le remord de ſes crimes paſſés, que par le ſentiment des rigueurs dont le ſort l'accable de toutes parts. Oui, il faut que je vous ouvre mon cœur. Vos bontés ont

bien mérité cette confiance.... Je vous parle peut-être avec trop de hauteur; mais pardonnez cette incivilité à un reſte de ſentiment de ma gloire paſſée. Accoutumé à ne m'expliquer qu'en Monarque abſolu, la prière eſt pour moi une langue étrangere & inconnue. Oui, je fûs un Tyran : l'Univers rempli de mes cruautés, & tout fumant encore du ſang que j'ai mal-à-propos répandu, me démentirait, ſi je voulais vous cacher mes crimes. Je ne cherche point à les pallier : je cherche plutôt à mériter vos bienfaits par un aveu qui coûte plus à mon cœur que ne lui a coûté la chûte épouvantable de mon thrône.

A la tête d'un vaſte Empire, je me crus adoré lorſque je n'étais que craint : je me flattai d'inſpirer le reſpect, quand je n'inſpirais que l'horreur. Je crus que tous les hommes n'étaient nés que pour mon bonheur, & je le cherchai dans leurs miſeres. Tout fût immolé à mes plaiſirs; mon thrône fût inondé de ſang & de larmes, & ma barbarie s'y baigna avec complaiſance; mais ma félicité fut de peu de durée, & j'en trouvai le terme & le châtiment ſur le thrône même.

Les remords me firent connaître les Dieux, & les inquiétudes me firent craindre les hommes. Chacun de mes Sujets ne craignait que moi, & je les craignais tous enſemble. Je crus me délivrer des mortelles frayeurs, en augmentant la garde qui veillait à ma ſûreté, mais ce ne fut que pour accroître mon trouble. Mes Gardes & mes amis devinrent les objets de mes craintes & de mes ſoupçons. A peine oſai-je me fier à moi-même ; je ne voyais autour de moi que poignards & que poiſons, & tous les coups que j'avais portés ſur les malheureuſes victimes de ma fureur, ſemblaient prêts à retomber ſur ma tête. Je crus appaiſer ou du moins laſſer la vengeance des Dieux par de nouveaux forfaits. Une telle eſpérance était digne d'un Tyran ; elle fut ſuivie d'un effet digne d'elle.

Mes Sujets conſpirerent de concert contre moi ; je les vis enfoncer les portes de mon palais, & pénétrer juſqu'à mon appartement. J'entendis les cris par leſquels ils s'excitaient à me donner la mort. Je me ſauvai ſeul & déguiſé par une porte qui n'était connue que de moi ; car les Ouvriers qui l'avaient pratiquée avaient

reçu la mort pour prix de leurs ſervices. Je courus au palais de Nicocles, le ſeul de mes Courtiſans qui eût joui ſous mon regne d'une faveur conſtante. J'avais trop aimé le perfide pour qu'il ne me reſſemblât point : il jetta ſur moi des regards dédaigneux & cruels.

Tu te connais donc enfin, mépriſable Tyran, me dit-il ; va, fuis loin de moi. Tu m'as appris l'ingratitude, & je fais gloire d'en uſer envers l'ennemi des hommes. N'eſpere pas que ma maiſon te ſerve d'aſyle : c'eſt bien aſſez pour payer tes bienfaits paſſés, que je ne t'abandonne pas à la fureur d'un Peuple juſtement révolté contre toi. Jette-toi dans cet eſquif, qui eſt au pied des murs de mon palais : te livrer à ton malheureux ſort eſt tout ce que je puis faire pour toi ; peut-être même en eſt-ce trop.

J'acceptai avec horreur ce funeſte bienfait. Je me précipitai dans l'eſquif, & laiſſai aux flots le ſoin de ma deſtinée : cet élément perfide le fut moins que les hommes. Les vents me conduiſirent à Corinthe. Vous ſçavez le reſte de mes malheurs ; vous ſeule avez daigné me tendre une main ſecourable dans l'abyſme

d'opprobre & de misere où j'étais ensevelí. Cependant, (car je veux vous ouvrir jusqu'aux derniers replis de mon cœur), croiriez-vous que l'ambition me dévore encore même au sein de l'indigence. Les Dieux me l'ont laissée, sans doute, pour être mon bourreau. Oui, du fonds de mon obscurité, je leve encore mes regards avides vers le thrône. Que dis-je ? une folle espérance ranime quelquefois mes desirs... J'en rougis devant vous, & je sens trop qne l'ignominie & la misere seront désormais mon partage, & que ma conscience y ajoutera toujours le supplice de les avoir mérités.

Lorsqu'il eut achevé cet aveu, Laïs tâcha de le rassurer contre les reproches de sa conscience, en lui disant que le remord était la vertu des criminels. Elle lui promit de ne jamais l'abandonner; & le fit conduire dans une maison de campagne que Cléofile lui avait donnée, où il tâcha d'effacer dans le sein du repos le souvenir importun de ses maheurs & de ses crimes. Ainsi Laïs goûta le plaisir généreux & orgueilleux tout ensemble de secourir un infortuné, & de compter un Roi au rang de ses créatures. Elle rendit

cette juſtice à la vertu, que l'amour lui-même n'a pas de voluptés auſſi parfaites que le plaiſir de faire le bonheur des hommes.

Laïs était occupée à procurer un ſort honnête au Tyran de Syracuſe, lorſqu'elle reçut la nouvelle de la mort d'Echile. Il était grand Capitaine, & Laïs elle-même l'aurait regardé avec toute la Grece comme un Héros, ſi ſon courage avait eu un autre principe que l'avarice. Les Soldats qui combattaient ſous lui, (populace à qui il eſt aiſé de faſciner la vue), crurent & firent croire à la Grece entiere qu'il avait reçu une bleſſure en combattant à leur tête, & en les animant par ſes exemples.

Mais l'hiſtoire de ſa mort, dont Laïs fût mieux informée, était moins glorieuſe que celle que fabriqua l'erreur du Soldat. Echile mourut en avare & non en Héros. Pendant que la bataille ſe donnait, il s'échappa de la mêlée, & s'étant mis à la tête de quelques-uns de ſes amis, il s'avança dans le camp ennemi, qu'il trouva ſans Gardes & rempli de bagages. Il s'occupa à piller les tentes qui lui parurent renfermer le plus de richeſſes.

Cependant ſes Soldats qui croyaient toujours le voir travailler à leur tête firent des prodiges de valeur. Que ne peut ſur le Peuple la préſence d'un Chef ! Il ſuffit, quand il a mis en lui ſa confiance, qu'il s'imagine le voir partager ſes périls pour faire d'une troupe de lâches, une armée de Héros. Enfin, les Corinthiens chargerent leurs ennemis avec tant de fureur, que ceux-ci furent contraints de chercher leur ſalut dans la fuite, & de rentrer dans leur camp.

Quelques Soldats trouverent dans leur tente Echile, qui s'efforçait de leur épargner la peine d'emporter ce qui leur appartenait. L'un d'eux lui déchargea ſur la tête un grand coup de maſſue, & le laiſſa étendu ſur la place. Ses amis le rapporterent au camp des vainqueurs, & dirent qu'ils l'avaient trouvé expirant ſur un tas de morts.

Le Soldat, auſſi jaloux de la gloire de ſon Général que de ſon propre honneur, ne fut point incrédule, & bientôt il raconta dans toute la Grece cette hiſtoire, telle qu'il l'avait entendue, & on ne prononça dans Corinthe le nom d'Echile, qu'avec des tranſports d'admiration & de

reconnaiſſance, comme celui d'un Héros qui s'était immolé pour le ſalut de la Patrie ; c'eſt ainſi que bien des hommes, pour ſeul châtiment des actions les plus honteuſes, reçoivent le prix des plus beaux exploits.

Echile vécut encore deux jours [illegible]uit avant que d'expirer de tout l'honneur de ſa mort & de ſa victoire. L'Amour diſpoſa de ſes derniers momens, & traça par ſa main cette Lettre, que Laïs ne put lire ſans verſer quelques larmes, & ſans ſe reprocher ſa perfide indifférence pour un homme qui l'eſtimait ſi ſincerement. Voici en ſubſtance ce qu'elle portoit :

» Je meurs, chere Laïs, je meurs cou-
» vert de gloire & regretté de ma Patrie ;
» mais je meurs loin de toi, voilà mon
» ſupplice. Cette penſée ſeule eſt capable
» de me donner la mort. Ah ! qu'elle me
» ſerait douce ſi elle venait me frapper
» dans tes bras, ſi je pouvais expirer ſur
» ton ſein ; mais les Immortels auraient
» été jaloux d'un trépas ſi beau, & ſe
» ſeraient plaints de leur immortalité. Ils
» m'ont fait trouver la mort loin de ces
» yeux où j'ai trouvé mon bonheur ; mais

» quelle que ſoit leur puiſſance & leur
» barbarie, ils ne peuvent éteindre un
» amour qu'ils ont pu rendre malheureux.
» Il emporte vers toi mon ame expirante
» prête à quitter ce corps fragile; c'eſt
» vers toi qu'elle s'élance, & mon dernier
» ſoupir eſt un ſoupir de tendreſſe. Je ſens
» mes forces s'affaiblir. Un nuage épais
» me dérobe la lumiere. Adieu, chere
» Laïs, adieu pour jamais; conſerve
» quelque ſouvenir de l'Amant le plus
» fidele & le plus tendre. Ah! Laïs....
» Laïs.... je meurs. «

Laïs ne put lire cette Lettre ſans concevoir une certaine horreur pour ſes perfidies envers un homme qui l'avait adorée de ſi bonne foi, & ſes remords furent aſſez puiſſans pour faire balancer ſon ame entre le vice & la vertu, & lui inſpirer le deſſein de quitter un état qui faiſait rougir l'honneur & la probité même. Mais l'amour du plaiſir, & ſans doute du vice, avait jetté dans ſon cœur des racines trop profondes. Une faible réflexion, un remord paſſager n'était pas capable de les arracher, & quelques jours après la mort d'Echile, un nouvel Amant lui fit oublier celui qu'elle venait de perdre.

Cloſtene, c'eſt ſon nom, était un homme également connu par ſon opulence & par ſa nobleſſe. Les Sophiſtes s'étaient emparé de ſa jeuneſſe & avaient rempli ſa tête de leurs chimeres politiques. Cloſtene avait l'eſprit ſubtil & pénétrant. Il ſaiſiſſait avec avidité leurs ſyſtêmes : bientôt il fut en état d'en former lui-même de nouveaux, & de troubler tout par zèle pour l'Etat. Qu'un homme obſcur & ſans crédit murmure contre l'ordre des choſes, & veuille changer la face d'un Empire, ſes murmures partent de trop bas pour être entendus. Mais quand un homme puiſſant & riche s'eſt une fois laiſſé ſurprendre à la paſſion des nouveautés, malheur à l'Empire qui ne va pas au-devant de ſes deſſeins.

Il ne ſe paſſait pas de mois que Cloſtene ne proposât quelque nouveau plan d'adminiſtration, & ſes opinions trouvaient toujours aſſez de partiſans ; mais quand ils ne venaient pas d'eux-mêmes s'offrir à lui, il en achetait ; & l'on entendait dans les places publiques ces mauvais Citoyens murmurer d'une voix intéreſſée contre l'ordre qui régnait dans la République, & appeller la nouveauté à grands cris.

Tel

Tel eſt l'Amant que Laïs s'était choiſi elle-même. Elle aurait pu, il eſt vrai, s'attacher à quelque jeune militaire qu'elle aurait ruiné tant qu'il ſerait reſté auprès d'elle, & qu'elle aurait trompé quand ſon devoir l'aurait appellé à l'armée. Elle aurait pu prendre ce parti, & mille Officiers de diſtinction briguaient l'honneur d'être à elle : mais ſon humeur tranquille & ennemie du tumulte l'éloigna d'eux, & peut-être les éloigna d'elle. Il aurait fallu, à chaque inſtant, voir ruiſſeler le ſang autour de ſoi, & donner ſon cœur à celui qui aurait immolé ſon rival. Ces images la faiſaient frémir, & elle ne ſe ſentait point le courage ou plutôt l'orgueilleuſe férocité de ces Courtiſanes, qui aiment à nager dans le ſang de leurs Amans, & les voir s'égorger ſans détourner les yeux, pourvu que l'hiſtoire en devienne publique, & qu'on diſe dans la Ville : Cléon & Ariſtas ſe ſont battus pour plaire aux beaux yeux de Célimene. Cléon a reçu trois coups d'épée, & Ariſtas eſt reſté ſeul poſſeſſeur de ſa divinité.

Pour moi, diſait Laïs, ces ſentimens me font horreur. Les Courtiſanes traite-

ront ma crainte de faibleſſe ; mais j'aime une faibleſſe qui nous ramene à la vertu, & je déteſte un courage qui eſt le comble du vice.

D'ailleurs, les Militaires dédaignent tout ce qui s'oppoſe à leurs deſirs, & ne les ſatisfait pas pleinement ; & Laïs que leur humeur conquérante n'accommodait pas, avait conſervé, ſous le nom de Courtiſane, toute la ſévérité d'une honnête fille.

Enfin, elle s'attacha à Cloſtene, & les ennuis inſéparables d'une telle ſervitude furent mêlés de quelques plaiſirs. Cloſtene était un homme de cinquante ans, à qui la continence philoſophique avait épargné les fougues de la jeuneſſe, & conſervé toute la fraîcheur du bel âge. Il avait les traits nobles, mais un peu ſombres : ſon viſage annonçait un politique & un homme d'Etat. Il avait de l'eſprit ; mais il ne l'employait qu'à raiſonner, & ne ſe permettait aucune de ſes ſaillies qui ſont le charme des entretiens ſous & inutiles.

C'eſt le ſeul dégoût que Laïs eut à éprouver avec lui. Il lui contait, au lieu de fleurettes, des ſyſtêmes politiques qu'il

voulait lui faire comprendre, & qu'elle comprenait en dépit d'elle-même par complaisance.

Un jour qu'aux genoux de Laïs, il lui peignait l'excès de son amour, & que la belle l'écoutait avec une tendresse moitié vraie, moitié simulée. Il s'arrêta un instant... J'y suis, s'écria-t-il, tout transporté. Laïs crut que l'amour opérait ce transport : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle le vit se débarrasser de ses bras qui tâchaient en vain de le retenir.

Vîte, lui dit-il, une plume, de l'encre & du papier. L'étonnement où était Laïs l'empêcha de faire attention à ce qu'il demandait. Il se servit lui même, & se mit à écrire avec un sang-froid dont Laïs ne put s'empêcher de rire.

Lorsqu'il eut entierement fini d'écrire, elle voulut sçavoir quel intérêt si pressant avait interrompu leurs colloques amoureux. Ma chere Laïs, lui dit-il, il y a huit jours & huit nuits complettes que je médite sur une nouvelle forme de gouvernement que je veux donner à la République. Un seul obstacle s'opposait à mon système. J'ai cherché long-temps le moyen de le lever; enfin je l'ai trouvé.

lorſque j'étais à vos genoux. L'Amour me l'a d'abord inſpiré ; mais le trouble où j'étais me l'aurait peut-être fait oublier. C'eſt pour cette raiſon que je vous ai quittée un moment pour le bien de la Patrie : ne vous offenſez point ſi elle vous balance dans mon cœur ; après elle vous me tenez lieu de tout.

Cloſtene donna à Laïs un goût pour la Magiſtrature, & une inclination qu'elle ne perdit jamais. Il n'y a point d'Amans ſi commodes que les gens de Robe ; leurs Maîtreſſes écoutent les Militaires, & par un reſpect pour l'épée, qui tient beaucoup de la crainte, ils détournent les yeux & paraiſſent aveugles, & quelquefois le ſont réellement. D'ailleurs, ils ne ſont ni bruyans, ni impérieux. Enfin, Laïs eut toujours pour eux un goût très-décidé.

C'eſt ce goût qui des bras de Cloſtene la tranſporta dans ceux de Sophile. C'était un Sénateur diſtingué de ſes Confreres par le pouvoir qu'il avait de juger les Cauſes des particuliers qui ne méritaient pas l'attention de tout le Corps. Il avait la réputation d'un Magiſtrat integre, & lorſqu'il prononçait quelque Arrêt, la

Peuple crédule le recevait comme de la bouche de l'équité même.

Quelque temps après que Laïs se fut asservie à ce Sénateur, elle vit entrer dans son appartement un inconnu ; mais, sans doute, un honnête homme, car il s'était fait précéder par quelques présens d'assez haut prix. Ils diminuerent la surprise que devait naturellement lui causer cette visite. Ma hardiesse vous étonne, lui dit l'inconnu ; je vous avoue qu'elle m'étonne moi-même. Mais votre bonté me rassure ; elle a toujours protégé l'innocence opprimée, & c'est elle-même qui vous parle par ma bouche. Je suis un malheureux que d'injustes ravisseurs veulent dépouiller de ses biens. Sophile est mon Juge : vous pouvez tout sur lui. Pouvez-vous mieux employer ce pouvoir qu'à défendre un innocent & un infortuné. Quelques heures après qu'elle fut débarrassée de cette visite, elle en reçut une autre dans le même goût. C'était l'adversaire du premier ; il lui fit à-peu-près le même compliment, & l'accompagna de quelques présens qui releverent beaucoup l'éclat des fleurs dont il avait semé sa harangue. Elle le congédia d'un air assez gracieux ; & il crut lire

dans ſes regards l'Arrêt qui devait le mettre en poſſeſſion des biens de ſon ennemi.

Laïs ſentit bien que ces Plaideurs ſe fondaient ſur de bonnes raiſons pour la croire ſi puiſſante, & remettre leurs intérêts entre ſes mains. Elle ne douta point qu'elle ne pût prononcer par la bouche de Sophile, l'Arrêt qu'il lui plairait de dicter. Mais que faire ? A qui doit-on donner gain de cauſe ? La voix de l'équité ſe fit entendre à ſon cœur, & lui inſpira le parti qu'elle devait prendre.

Il ſe trouva dans Corinthe un Juriſconſulte tout à la fois habile & honnête homme. Eugêle était ſon nom ; puiſſe la poſtérité ne le jamais oublier ! Que ne puis-je le graver ſur l'airain, plutôt que dans un Ecrit qu'un mois voit éclore, fleurir & diſparaître !

Eugêle avait étudié l'affaire de nos Plaideurs, & ſçavait de quel côté était le bon droit. Laïs ſe tranſporta chez lui, & lui demanda lequel des deux devait perdre ſa cauſe, ſi on les jugeait ſelon la rigueur des Loix. Il ſatisfit à ſa queſtion : auſſi-tôt elle alla trouver Sophile, & lui parla de l'affaire de ces deux Plaideurs.

Eh quoi ! lui dit ce Juge incorruptible, croyez-vous, chere Laïs, que j'aurais porté ma Sentence ſans vous conſulter. Vous êtes la ſouveraine de mes ſentimens & de mes actions, & je vous abandonne mon ſort & celui des hommes qui dépendent de moi ; c'eſt à vous de régler leur deſtinée : ma bouche ne ſera que l'organe de vos volontés, & quelque Arrêt qu'elle prononce, je le crois aſſez juſte, s'il peut vous plaire.

Laïs profita de ſon aſcendant, elle ſçavait de quel côté était la juſtice ; elle donna gain de cauſe à celui qui le méritait. Ainſi elle empêcha ſon Amant de commettre une injuſtice, & le rendit équitable malgré les efforts qu'il faiſait pour ne pas l'être.

Elle était ſur le point de quitter Sophile, dont les aſſiduités commençaient à l'importuner, lorſqu'il la prévint lui-même. Il la quitta pour une petite Courtiſane, nommée Eugénie, à qui ſes minauderies tenaient lieu de graces & de beauté. Il la vit, & en devint éperdument amoureux. Il avoua en tremblant à Laïs ſa nouvelle flamme, & voulut s'excuſer ſur ce que l'amour eſt un ſentiment dont on n'eſt pas

le maître. Il crut la consoler en lui disant que ses charmes étaient infiniment au-dessus de la faible beauté d'Eugénie ; mais que l'aveuglement de sa passion lui avait fermé les yeux sur le mérite d'une Amante digne d'un autre retour, & lui avait fait voir dans Eugénie des perfections que, sans doute, elle n'avait pas. Il s'attendait que sa jalousie allait éclater par mille reproches ; il s'était même disposé à les recevoir, mais il se trompa. Vous êtes bien fou, lui dit Laïs, de me croire jalouse. La jalousie suppose de l'amour, & je n'ai jamais eu pour vous que de l'indifférence.... Quoi traîtresse !..... Il n'acheva pas, & sortit comme un furieux.

Le fiel de l'envie troubla cependant un peu cette parfaite indifférence dont Laïs se vantait. Elle ne put voir, sans douleur, qu'on lui préférait une beauté médiocre aux yeux des hommes même. Quelques pleurs de rage lui échapperent : elle les essuya en rougissant, & elle tâcha de se cacher à elle-même la jalousie qui la dévorait. Pour dissiper ses chagrins, elle résolut de tenter la conquête d'un Amant qui vivait sous les loix d'une Actrice,

laquelle paſſait pour une des premieres beautés de Corinthe.

Cléon était le premier des Tréſoriers de la République ; il prodiguait ſes tendreſſes & ſes biens à Pliſménie, qui paſſait pour la meilleure Actrice qui eût parue ſur le Théâtre. Laïs voulut lui ravir ſa conquête, & ſon entrepriſe réuſſit. Elle ſe plaça au Théâtre auprès de Cléon, l'agaça, & eut le bonheur de le charmer, malgré les efforts que Pliſménie faiſait ſur la Scene, plutôt pour enchanter ſon Amant, que pour mériter les applaudiſſemens du Public. Dès qu'elle eût lié converſation avec Cléon, elle s'apperçut qu'il applaudiſſait ſa Maîtreſſe avec moins de feu, & lui prêtait moins d'attention. Elle inſiſta, & reſta enfin ſouveraine d'un cœur d'autant plus précieux qu'il lui avait coûté quelques peines à conquérir. Elle fut bientôt accablée de préſens, qui ne coûtaient au Financier que la peine d'obtenir & de lever ſur le Peuple quelque nouvel impôt.

Les murmures de ſa conſcience commencerent bientôt à lui reprocher le ſang des malheureux dont elle s'engraiſſait. Chaque bijou, dont elle compoſait ſa pa-

rure, semblait même lui dire : Je fuis le prix des sueurs de l'innocence opprimée pour tes plaisirs. Cette pensée la révoltait. Les reproches du Peuple la rendirent encore plus affligeante. Lorsqu'elle se promenait dans les places publiques, elle voyait l'indignation peinte sur tous les visages. Le pauvre qui dans l'éclat de ses équipages, appercevait le fruit du nécessaire dont on l'avait dépouillé, la regardait avec des yeux de colere & d'envie. Ces regards étaient autant de traits qui déchiraient le cœur de Laïs. Elle avait pu étouffer les remords de la vertu ; mais peut-on étouffer la voix de l'humanité ?

Un autre accident lui fit renoncer non-seulement à Cléon, mais même à tous les Amans que sa beauté aurait pu lui attirer dans la suite. Elle s'était retirée pour quelques jours dans une maison de campagne de Cléon, la plus belle qui fût sur le territoire de Corinthe. Elle y cherchait la solitude & la jouissance de soi-même, & tâchait de se dérober aux murmures du Peuple. Mais tous ces différens efforts furent vains & inutiles ; il lui semblait encore les entendre, & cette

illuſion était auſſi cruelle que la réalité même.

Un jour qu'elle ſe promenait autour de cette maiſon de campagne, dans des allées ſombres, qui inſpiraient par leur vue une agréable mélancolie, un des chevaux qui portoient ſa litiere ſe bleſſa; elle fut obligée de mettre pied à terre. Un jeune Seigneur qui la connaiſſait, nommé Dorile, & que le haſard avait conduit en ce lieu, vit ſon embarras & lui offrit ſa litiere. Elle y monta, & trouva dans ſon bienfaiteur un des Cavaliers les plus galans & les plus aimables que la Nature & l'art de concert euſſent pu former. Il la conduiſit à ſa maiſon, qui n'était pas éloignée de-là. Il y vivait avec une Actrice qu'il adorait, & qui avait pour lui, malgré ſes bienfaits, une paſſion auſſi vive que ſincere. C'eſt une choſe difficile à croire; mais le peu de vrai-ſemblance ne retire rien à la vérité, & l'Actrice Ænone aimait Dorile autant qu'elle en était aimée.

Laïs ne put deviner ce prodige: elle connaiſſait trop bien les ſentimens & la façon de penſer ordinaire des Actrices. Elle tenta donc la conquête de Dorile,

ſans craindre les effets de la jalouſie d'Ænone. Elle aurait juré que ſon amour n'était qu'un amour de Courtiſane, c'eſt-à-dire une feinte, ou tout au plus un caprice ; mais ſon erreur penſa lui coûter la vie.

Dorile avait porté les armes dès ſon enfance. Il avait pris parmi les Officiers cet air libre & conquérant, qui approche un peu de l'orgueil & de l'inſolence, mais qui eſt toujours sûr de plaire. Le ſel le plus délicat égayait ſes galanteries. Il avait l'air noble, le teint délicat, les yeux vifs & la taille parfaite. Laïs pouvait-elle ne pas aimer l'Amour lui-même, qui l'attaquait ſous l'habit de Mars pour être plus sûr de ſes coups ? Elle ne put s'en défendre.

Sa paſſion naiſſante la fit conſentir aiſément à la priere que lui fit Dorile de reſter chez lui durant quelques jours. Les premiers momens ſe paſſerent en propos agréables, en ſaillies galantes, qui préparaient leurs cœurs aux derniers coups que l'Amour devait leur porter.

Enfin l'aimable Dorile parut entierement oublier ſon Actrice. Il la fuyait, & cherchait l'occaſion de ſe trouver ſeul avec

Laïs. Il épiait ſes pas, qui par un inſtinct amoureux ne s'adreſſaient que vers les lieux où il reſpirait.

Un jour au ſortir de la table, il ſe déroba à la compagnie importune qui les captivait, & conduiſit Laïs dans un labyrinthe de myrthes, où ils errerent longtemps, n'ayant que l'Amour pour guide. Ils arriverent à un berceau, qui ſemblait être un petit tableau de Cythere. Un ruiſſeau qui l'entourait en formait une petite iſle, fermée de toutes parts, que l'Amour n'ouvrait qu'aux Plaiſirs & aux Graces. Des lits de gazon émaillés de fleurs, un ombrage frais, un ciel pur & ſerein, le murmure d'un ruiſſeau : la vertu la plus farouche ne ſerait-elle pas amolie par des objets auſſi charmans ? Laïs n'était ni ſauvage ni cruelle. Quelle impreſſion dut faire ſur ſes ſens le ſpectacle de ces beaux lieux, qui étaient embellis par la préſence d'un Amant !

Dorile & Laïs s'aſſirent ſur un petit amphithéâtre de gazon que la main de la Nature, conduite par celle de l'Amour, avait orné de ſes beautés les plus riantes. Ah ! belle Laïs, s'écria Dorile avec un tendre ſoupir ; que ce ſéjour eſt beau,

lorſque vos yeux en ſoutiennent l'enchantement ! Qu'il m'eſt doux d'oublier à vos pieds l'Univers ! de vous conſacrer tout mon être ! de vous dévouer toutes mes facultés ! Regnez à jamais ſur mon cœur ; réglez ma deſtinée. Laïs, chere Laïs, je me jette à vos genoux ; ne rejettez pas un cœur qui vous adore. Que n'en ai-je mille à vous offrir ! Mais, au moins, c'eſt le cœur le plus enflammé & le plus fidele que l'Amour ait touché. En prononçant ces mots entrecoupés de ſoupirs, il avait les levres collées ſur la main de Laïs. Elle l'écoutait avec bonté, mais avec un trouble inexprimable. Ses yeux dévoraient tous les charmes de ſon Amant, & ſon cœur prêt à s'envoler s'élançait pour ſe réunir au ſien.

Dans ce moment une femme effarée paraît à l'entrée du berceau. C'était l'Actrice Ænone. Sa rage redoubla en voyant ſon Amant aux pieds de ſa rivale. Elle exhala ſes reproches & ſa fureur, en déclamant d'une voix théâtrale quelques vers tragiques de Sophocle.

Nos Amans ſtupéfaits la regardaient en ſilence & en tremblant : mais l'Actrice s'imaginant encore être ſur la Scene, tint

un poignard & le plonge dans le cœur du malheureux Dorile, en lui disant :

Tien, tien ; voilà le coup que je t'ai réservé.

Laïs voulut en vain s'offrir au-devant du coup ; il ne lui fut pas permis de prolonger par sa mort les jours de son Amant. Le sang de l'infidele n'était pas assez pour assouvir la soif jalouse de la furieuse Actrice, il fallait y mêler celui d'une rivale encore plus odieuse. Elle avait le couteau levé sur elle pour achever sa vengeance, lorsqu'elle fut effrayée par un bruit qui se fit entendre autour de berceau. Elle fuit, parce qu'elle craignoit d'être découverte ; mais en fuyant, elle jette le poignard dans le sein de Laïs. Il ne lui fit qu'une légere blessure, & bientôt elle vit un Lion qui avait causé le bruit qui faisait fuir Ænone, se jetter sur elle, la déchirer, & traîner çà & là ses membres palpitans. Ce spectacle affreux eut pour l'Amour outragé & furieux des charmes dont il ne pouvait assez se repaître. Tantôt Laïs fixait les yeux sur le cadavre sanglant de sa cruelle rivale, tantôt sur son Amant, qu'elle tâchait en vain de réchauffer dans ses bras & de rappeller à la vie.

Hélas ! lui disait Dorile, d'une voix mourante & presque éteinte, je meurs, chere Laïs ; mais ne plaignez point mon sort. Ma mort est trop belle, puisque c'est sur votre sein que je la reçois, & que vos mains adorables vont fermer ma paupiere. Que ne me reste-t-il assez de force pour sentir toute ma félicité. Adieu, chere Amante ; recevez mes derniers soupirs... L'Amour... Je meurs...

Il expira aussi-tôt, & l'ame de Laïs, prête à suivre la sienne, s'éclipsa. Elle tomba évanouie. Trop heureuse que cette favorable léthargie lui ôtât la vue & le sentiment des horreurs dont elle venait d'être témoin.

Tandis qu'elle était comme anéantie dans un sommeil semblable à la mort, & peut-être plus profond que la mort même ; des mains charitables la transporterent dans un appartement de la maison de Dorile. Elle reprit ses sens, & son ame recouvra enfin l'usage du sentiment ; mais ce ne fut que pour sentir son malheur. Dès le lendemain elle quitta un séjour qui ne lui offrait que des objets propres à déchirer son cœur. Elle se retira dans une maison de campagne qui lui appartenait, &

où elle prit enfin une réſolution inébranlable de ne s'engager jamais dans les intrigues des Courtiſanes. Cet état lui devint en horreur, & elle aurait voulu languir encore dans l'indigence & ne l'avoir jamais embraſſé.

Cependant elle vécut durant quelques mois dans un calme profond, & au ſein de l'abondance. Elle avait eu ſoin d'exiger de ſes Amans des biens ſtables, & qu'on ne pût lui ôter. Elle avait à la Ville une maiſon richement meublée. Elle en avait pluſieurs à la campagne auſſi voluptueuſes que magnifiques; c'était dans le plus beau de ces palais qu'elle tâchait de bannir de ſon eſprit l'image encore trop chere du malheureux Dorile; mais elle ſentit qu'elle l'aimerait plus longtemps après ſa mort, qu'elle ne l'aurait, ſans doute, aimé durant ſa vie ſi elle eût été plus longue.

Laïs n'eſt plus Courtiſane: nous avons vu comment elle s'eſt comportée tandis qu'elle l'a été. Le Lecteur me permettra pourtant quelques légeres réflexions ſur la conduite & les maximes des Courtiſanes. Tous les ſiécles ſe reſſemblent, & celles de nos jours nous retracent fidelement celle de Corinthe.

On regarde dans le monde les Courtiſanes comme les femmes les plus paſſionnées ; & c'eſt préciſément cette opinion qui les deshonore, & qui a imprimé à leur condition une tache qu'elles n'effaceront jamais, & qui paraîtra toujours aux yeux de l'honneur indigné. Mais le monde ſe trompe, & ces habiles femmes lui laiſſent ſon erreur. Rien n'eſt ſi calme que le cœur d'une Courtiſane, ou ſi quelquefois il ſemble ſe jouer avec l'Amour, ce n'eſt que pour apprendre à ce petit Dieu à connaître ſon impuiſſance, & à ne pas tenter des conquêtes qui ſont au deſſus de ſes forces. Une ſuprême indifférence eſt ſon principe & ſon ſeul ſentiment ; ou plutôt elle en a un autre, qui s'accorde encore moins avec l'Amour, c'eſt l'intérêt. Oui, l'intérêt eſt ſon Dieu & ſa paſſion, & tandis qu'un Richard vient adorer ſes attraits, elle fait la cour à ſes tréſors. Voilà les ſeuls charmes qu'elle cherche dans ſon Amant. Le plus riche eſt pour elle le plus aimable & le plus amoureux des hommes.

Elle peut cependant en entrant dans la carriere, faire quelqu'attention au rang & à la naiſſance, afin de jetter les fondemens

de ſa réputation. Mais quand elle eſt une fois connue, elle n'arrête plus ſes regards que ſur les richeſſes. Elle s'attache ſur-tout à ces jeunes Seigneurs qui, délivrés de tout ſurveillant incommode, font leur entrée dans le monde. Briller eſt leur unique étude. Ils ne ſe contentent pas de concentrer leur éclat dans leur propre perſonne. Ils veulent le répandre ſur tout ce qui les approche : c'eſt ſur-tout ſur leurs Maîtreſſes qu'ils le voyent rejaillir avec plus de complaiſance. Au reſte, l'état d'une Courtiſane eſt une eſpece de manœuvre auſſi pénible qu'ennuyeuſe. Si ſon Amant eſt un vieillard, que de reſſorts doit-elle faire jouer pour exciter & ſatisfaire ſes deſirs ? La pointe des plaiſirs eſt émouſſée pour lui. Il faut l'éguiſer de nouveau, & chercher ſon ame dans la fange où elle croupit, pour la rappeller & l'élever à la félicité. L'amour eſt l'art le plus pénible, lorſqu'il n'eſt pas naturel. Il faut cependant convenir que ce travail des Courtiſanes eſt mêlé de quelques plaiſirs. Il n'en eſt point de plus piquant pour elle que celui d'abuſer les hommes, de leur communiquer un feu qui paraît au-dehors les brûler, tandis que leur cœur eſt dans

l'état le plus froid, ou du moins le plus tranquille.

Enfin, ſi l'ame d'une Courtiſane eſt ſuſceptible d'amour, ce n'eſt jamais pour celui qui l'accable de bienfaits. L'amour ceſſe de l'être, dès qu'il devient un devoir. Les différentes circonſtances de la vie de Laïs ne nous en ont que trop bien convaincus. Elle va elle-même l'éprouver à ſon tour.

Tandis qu'elle vivait paiſiblement dans ſa maiſon de campagne, abandonnée de Cléon qu'elle avait quitté la premiere, la fortune de ce puiſſant Financier changea tout-à-coup de face. Il avait ruiné l'Etat pour enrichir ſes Maîtreſſes : il eſt aiſé d'être prodigue d'un bien qui ne nous appartient pas. Une telle généroſité n'exige pas beaucoup de grandeur d'ame. Cléon pillait le tréſor public qu'on lui avait confié, & cette ſource inépuiſable de richeſſes qui, dans les mains d'un honnête homme, aurait fait ſubſiſter la République, ſuffiſait à peine à ſes folles dépenſes.

Le Sénat ouvrit enfin les yeux ſur ſes larcins, & prêta l'oreille aux cris d'un Peuple accablé d'impôts. Les biens de Cléon furent confiſqués au profit de la

République, & cet infortuné coupable ſe vit réduit à mandier ſon pain dans un pays qu'il avait déſolé par ſes concuſſions. Le Peuple, toujours impitoyable dans ſa vengeance, ne tourna les yeux ſur ſa miſere que pour en augmenter les rigueurs, par les refus les plus cruels & les reproches les plus accablans.

Cléon ne ſçachant où trouver un aſyle contre ſa pauvreté & la fureur d'une populace mutinée, eut recours aux Courtiſanes qu'il avait enrichies de ſes larcins; mais toutes lui refuſerent leur porte & le repouſſerent avec le dédain le plus outrageant. Tel eſt le caractere de ces femmes adorables, auxquelles les hommes aveugles abandonnent ſans réſerve leurs cœurs & leur fortune.

Enfin le malheureux Cléon ſe ſouvint de Laïs, & crut trouver dans ſon cœur plus de généroſité qu'ailleurs. On lui vint dire un matin qu'un inconnu, mal vêtu, ſans ſuite, & qui avait l'air de chercher quelque vil emploi qui le fît ſubſiſter, demandait à lui parler. Laïs était généreuſe, & tâchait de réparer par ſa bonté envers les malheureux la trop grande facilité dont elle avait uſé envers ſes Amans.

Elle ordonna qu'on le fît entrer. Elle eut peine à reconnaître Cléon ſous les haillons dont il était couvert. Vous voyez, lui dit-il en baiſſant les yeux, un miſérable qui rougit autant de ſes malheurs que de ſes crimes. Revoyez un homme que vous avez paru aimer, qui vous adora & vous accabla de bienfaits ; mais que le ſort ennemi réduit à la dure néceſſité d'implorer vos bontés. Parens, amis, Maîtreſſes, tout m'abandonne, & j'ai trouvé moins d'inhumanité dans ce Peuple dont la miſere fut mon ouvrage, que chez les ingrats à qui j'ai tout prodigué. C'eſt pour eux que je ſuis devenu coupable & que j'ai été puni. Je leur ai ſacrifié ma fortune & ma vertu même, & tous ſe réuniſſent pour aggraver mes malheurs. Enfin ſeul & ſans reſſource, prêt à mourir de faim & de honte, je viens me jetter à vos pieds. Votre cœur ſera-t-il inflexible ? Non, je crois le connaître, & ſans cette connaiſſance qui me raſſure, je ſerais déja mort de déſeſpoir.

Laïs le releva, & tâcha de lui épargner les peines qu'on éprouve en recevant les bienfaits d'un orgueil généreux, qui ne ſoutient un miſérable que pour lui

faire mieux sentir sa bassesse & son infortune.

Elle commença par ordonner à ses domestiques de le respecter comme leur Maître, & chassa le Valet insolent qui en l'introduisant l'avait traité avec le dédain le plus insultant. Tels sont ces esclaves orgueilleux qui se croyent aussi grands que ceux qu'ils servent, & méprisent tout ce qui ne s'annonce pas par le faste éclatant qui fait remarquer leurs Maîtres.

Laïs rendit à Cléon la moitié des biens qu'elle tenait de lui ; il devint honnête homme, & sans doute heureux, puisqu'il paraissait ne rien désirer davantage que ce que Laïs lui avait donné. Il fit même plus : comme la confiscation de ses biens n'avait pas suffi pour dédommager le trésor public, il donna à la République une partie de ses nouveaux revenus, & tâcha par ce moyen de rétablir sa réputation & de rappeller la vertu dans son cœur.

La généreuse Laïs ne put s'empêcher d'admirer cette action, & ne voulut pas qu'il souffrit de sa probité. Elle eut soin de lui faire retrouver, sans qu'il s'en aperçut, tout ce qu'il s'arrachait à lui-même pour enrichir le trésor public.

Ce ne fut pas la ſeule action de généroſité qui honora la vie de Laïs, avant qu'une mort prématurée en terminât le cours. Euphémie trouva dans ſon amie une grandeur d'ame & une fidélité que les divers changemens de ſa fortune n'avaient point altérée. Pourſuivie par des Créanciers impitoyables, abandonnée de ſes Amans, en horreur à tout le monde, elle alla trouver Laïs. Tu vis dans l'abondance, lui dit-elle en l'abordant, & ton amie eſt tombée dans la plus affreuſe indigence. Tout ce que la pauvreté a de plus cruel & de plus honteux, ſur-tout au ſortir d'un état éclatant, l'opprobre, les beſoins & la miſere ſont devenus mon partage.

Tu ſçais que mes dettes m'avaient déja jettée dans un embarras, où je n'entrevoyais aucune iſſue. J'eſpérais cependant en ſortir avec le ſecours d'un Amant riche & prodigue, mais jaloux, auquel je venais de m'aſſervir. Ses préſens avaient déja pourvu à mon néceſſaire : le reſte ſerait venu, ſans doute, ſi ma funeſte imprudence n'eût arrêté ſes prodigalités.

L'Amour avait attiré près de moi un Poëte & un Muſicien ; l'Amour les y retenait.

retenait. Le Poëte était un Bel-Eſprit : il avait l'imagination vive & féconde. Il célébrait dans ſes vers mes charmes & ſes amours ; mais avec des expreſſions capables d'enflammer les cœurs les plus indifférens. Il était encore mieux fait de corps que d'eſprit, & lorſqu'il chantait les plaiſirs de l'Amour, on l'aurait pris pour l'Amour qui ſe louait lui-même.

Le Muſicien accordait ſa lyre aux accens du Poëte, & ſoutenait ſon enthouſiaſme par les ſons les plus harmonieux. Il n'était pas moins aimable que ſon rival ; tous deux partageaient mon cœur, mais ce partage n'excitait en eux aucune jalouſie. Ce ſont les Amans les plus commodes que j'aie jamais vus. Ils paraiſſent accoutumés à brûler pour des beautés volages.

Cléardus, c'eſt le nom de mon Amant le Financier, Cléardus fut bientôt inſtruit de mes intrigues. Il vit même pluſieurs fois le Poëte & le Muſicien venir chez moi, & fut témoin de l'accueil gracieux qu'ils y recevaient. Mon jaloux ne jugea pas à propos de ſe conformer à l'uſage, & de ſe ruiner pour une Maîtreſſe qui prodiguait ſes préſens à ſes rivaux. Il

me quitta après m'avoir fait quelques reproches qui ne me touchèrent pas beaucoup. S'il se fût contenté de vomir contre moi dans un tête à-tête les injures les plus sanglantes, je lui aurais facilement pardonné, & mon sort n'en aurait pas été plus à plaindre ; mais il me diffama dans toute la Ville, où l'on me regarde maintenant comme ..... Enfin à peine daigne-t-on m'honorer du titre de Courtisane. Je ne dois plus espérer de trouver quelque Amant riche & charitable, qui ait compassion de mon état, & qui me tire de ce labyrinthe de dettes, où mon luxe & mon ambition m'ont engagée. Le cruel Cléardus, non content de m'arracher le pain des mains, a voulu m'ôter jusqu'aux moyens d'en avoir. Pardonne-moi ces expressions triviales ; c'est le style de la misère.

En vain aurais-je eu recours au Poëte & au Musicien ; ils vivaient tous deux de mes bienfaits, & sont maintenant plus à plaindre que moi. C'est ainsi que sont traités les talens dans ce siécle frivole. L'indigence est leur partage, & Apollon ne s'enrichit pas plus à chanter des vers qu'à toucher la lyre.

Ainſi puiſque l'Amour m'abandonne de toutes parts, c'eſt à l'Amitié que j'ai recours; elle eſt auſſi tendre que lui, plus conſtante & moins capricieuſe. Oui, ma chere Laïs, j'implore ton ſecours. Jette les yeux ſur ma miſere: je ſçais que les ſoulagemens que tu pourras y apporter te cauſeront plus de plaiſir, en me les accordant, que je n'en trouverai à les recevoir.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je connais parfaitement ton amitié, lui répondit Laïs: tu m'as ſecourue de tes conſeils quand j'en ai eu beſoin; mais tu pouvais me les accorder pour goûter le plaiſir de ſatisfaire ta générosité. Aujourd'hui tu implores mon aſſiſtance, & c'eſt à ce trait que je reconnais mon amie. Ton eſpérance ne ſera pas trompée; elle flatte trop mon cœur. Viens, chere Euphémie, viens vivre avec moi, & partager mes richeſſes: elles ſont le fruit de tes conſeils; elles t'appartiennent. La reconnaiſſance, l'amitié, tes malheurs, tout te donne des droits ſur ce que je poſſede. La générosité eſt ma vertu favorite, & le Ciel propice à mes vœux m'a toujours fourni des occaſions éclatantes de l'exer-

cer : j'ai ſecouru le malheureux Roi de Syracuſe, & mes bienfaits, d'un Tyran auſſi miſérable qu'odieux, en ont fait un honnête homme & un ſage heureux.

Maintenant Cléon eſt l'objet de mes ſoins. L'amitié, chere Euphémie, ne ſera pas moins puiſſante que l'amour qui m'a autrefois attaché à Cléon, ſi on peut nommer amour un tel attachement, formé par une eſpece d'avarice, & ſoutenu par une faible reconnaiſſance. Viens me montrer que tu mérites mes bienfaits en t'efforçant de les épuiſer. Je ſens que l'eſtime & l'amitié ſont des ſentimens au-deſſus de la paſſion la plus forte ; & je veux que le monde, en nous voyant vivre dans l'union la plus parfaite, convienne qu'il peut reſter quelques vertus dans le cœur d'une Courtiſane.

Laïs vécut avec Euphémie, pendant quelque temps, dans le calme le plus profond, & goûtant à loiſir le bonheur ſuprême de faire des heureux ; mais ſa deſtinée était d'aimer. On ne peut réſiſter à l'influence de ſon Aſtre, & Laïs y cédait avec plaiſir.

Cléontime devint l'objet de ſa nouvelle paſſion ; c'était un jeune Militaire, qui

s'était déja fait estimer des hommes par quelques exploits, & qui se faisait adorer des femmes par ses graces & ses talens. Il n'aimait qu'avec fureur ; mais il était volage & voltigeait sans cesse de beautés en beautés. Ce fut dans un divertissement où la Musique & la Danse animaient de concert la joie publique, que Laïs vit ce beau Militaire. Le voir & l'aimer ne fut pour elle qu'une seule & même chose. Son amour ne s'annonça point par ces légeres agitations qu'on a peine à définir, tant elles sont peu sensibles. Ce fut une passion décidée dès sa naissance. Elle la crut d'abord parvenue à son dernier période ; mais, hélas ! quelle était son erreur ?

Cléontime répondit à sa flamme par des transports non moins vifs & peut-être aussi sinceres. Il venait chaque jour l'adorer. Elle recevait ses hommages en l'adorant lui-même : ils auraient juré que des nœuds si étroitement serrés, seraient éternels.

Un seul jour que Laïs passa sans voir Cléontime, lui parut un siécle. Elle le passa à réfléchir sur ce qui l'avait éloigné d'elle. Tantôt elle croyait que l'infidele l'avait oubliée ; tantôt elle s'imaginait que lui-

même il l'avait crue infidelle, & que cette fauſſe idée l'avait empêché de venir ſe jetter à ſes genoux. La nuit chaſſa le jour; mais elle ne ramena point ſon volage. Ses inquiétudes ne lui permirent pas de fermer les yeux. Le lendemain elle le vit entrer avec un air ſombre & abbatu. Elle lui demanda quel était le ſujet de ſa triſteſſe, & pourquoi il était allé chercher loin d'elle le malheur qui paraiſſait l'accabler. Hélas ! lui dit-il, je rougis de vous avouer ma funeſte aventure. Criſtane que vous connaiſſez, & que tout le monde regarde comme un exemple de probité, devait cinquante talens à mon pere. Vous ſçavez que mon devoir me rappelle à l'armée, & qu'il faut que je la rejoigne avant un mois. J'avais beſoin de ces cinquante talens pour faire la campagne. Je me ſuis tranſporté chez Criſtane, qui me les a payés auſſi-tôt avec les plus grandes démonſtrations de joie & de reconnaiſſance. Le ſcélérat m'a retenu à ſouper; après quoi il m'a propoſé de nous amuſer à un jeu de haſard, dont, ſans doute, il connaiſſait les ſubtilités. J'accepte la partie, & d'abord nous ne jouons que des bagatelles. Je me ſuis piqué, & enfin

j'ai perdu mes cinquante talens, qu'il a auſſi-tôt impitoyablement exigés. Ainſi je me vois réduit ou à reſter à Corinthe durant la guerre & à me perdre d'honneur, ou à faire la campagne dans l'état le plus vil & le plus miſérable.

Votre inquiétude, lui répondit Laïs, eſt pour moi la plus cruelle injure. Croyez-vous que la cendre Laïs puiſſe vous voir un ſeul inſtant dans ce mortel embarras? aimez-moi, & n'ayez aucun ſouci ſur ce qui vous regarde. Vous avez perdu cinquante talens, en voici cent dont vous pouvez diſpoſer. Votre amour eſt la ſeule récompenſe que j'attende de ce ſervice, qui n'eſt rien aux yeux de ma tendreſſe.

Elle trouva, à ſecourir ſon Amant, un plaiſir qui augmenta ſa flamme; mais celle de Cléontime décrut de jour en jour, & ce funeſte bienfait fut la cruelle époque où commença ſa froideur. Laïs reconnut encore que l'Amour fuit la contrainte, & que dès qu'il devient un devoir, il s'éclipſe & ſe dérobe au joug qu'on veut lui impoſer.

Si Laïs avait refuſé à Cléontime ce que ſon inquiétude lui demandait, il ſerait reſté dans Corinthe, & aurait oublié

la gloire dans les bras de l'Amour. Occupé seulement à lui plaire, aurait-il songé qu'il y eût un champ de bataille qui l'attendait pour être le théâtre de ses exploits ? La conquête de son Amante aurait borné ses vœux : mais en forçant son amour à la reconnaissance, elle l'éteignit entierement.

Oui, c'est ma funeste imprudence, disait un jour Laïs à Euphémie ; c'est ma folle générosité qui a soufflé dans son cœur la flamme perfide qui le brûle & qui m'irrite. Si tu sçavais quelle rivale il ose me préférer ! Je rougis de te l'avouer, & ce n'est qu'en frémissant que je prononce son nom. C'est.... Cléanthis.... cette petite malheureuse dont j'ai accepté les services plutôt par compassion que par besoin. Elle demeurait chez moi depuis six mois : elle y était entrée en qualité de servante ; mais comme je crus lui reconnaître un cœur droit & un esprit cultivé, j'en avais fait ma confidente & mon amie. Elle me demanda son congé il y a quelques jours, en me disant qu'elle avait amassé quelques biens à mon service, dont elle pourrait vivre tranquillement, aidée de quelques talens dont la Nature l'avait

favorifée. Bientôt j'apprens qu'elle était logée dans une maiſon magnifique, avec un équipage auſſi galant que riche. Ce changement de fortune m'a dabord étonnée. Cléanthis n'eſt qu'une beauté médiocre, ſi même on peut l'honorer du nom de beauté. De quelque côté que je tournaſſe les yeux je ne pouvais deviner quel était l'Amant aſſez fou, pour immoler ſa fortune à des attraits auſſi faibles. Je n'en ai été que trop tôt éclaircie, & j'ai apprisque la ſituation brillante où ſe trouvait Cléanthis était l'ouvrage du perfide Cléontime. A ces expreſſions, juge de ma fureur & de mon déſeſpoir ; encore a-t-il fallu renfermer ma rage dans mon cœur & la condamner au ſilence. Je craignais de t'en découvrir la cauſe. Je ſçais que les regards de l'amitié ne doivent point nous faire rougir ; mais enfin pardonne-moi ma faibleſſe. J'ai eu honte de te nommer ma rivale.... Ah ! perfide Cléanthis !

Laïs à ces mots quitta bruſquement Euphémie pour s'abandonner librement à ſa furie. Après l'avoir exhalée en cris & en ſanglots, elle réſolut d'écrire à Cléontime, & d'une main que la rage faiſait trembler, elle lui traça ces mots :

» Enfin, ta perfidie eſt découverte, & » j'apprens à connaître à la fois ton ame » & mon erreur. C'eſt donc ainſi que tu » m'abuſais par des ſermens dont tu riais » dans le cœur ? O trahiſon ! que j'ai pei- » ne à comprendre, comment as-tu pu » affecter ſi naturellement les expreſſions » d'un amour que tu ne ſentais pas ? Avec » quelle conſtance, avec quel art as-tu » ſoutenu les tranſports les plus vifs & les » plus tendres ? Hélas ! que de ſoins ta » fourberie employait inutilement ! Il n'en » fallait pas tant pour ſéduire une Aman- » te crédule qui ne voyait dans ton cœur » que ce qu'elle déſirait y voir. Etait-il » beſoin de tant d'artifice pour me trom- » per, lorſque l'amour m'aveuglait ? Ma » tendreſſe, de concert avec ta perfidie, » conſpirait à ſe trahir elle-même. Mon » ame ennemie de la feinte, ou qui plu- » tôt n'en avait jamais eu la moindre idée, » aurait regardé ſes ſoupçons comme des » crimes ; & tu profitais de ma bonne foi » pour tramer la plus noire trahiſon, & » goûter le plaiſir cruel de livrer à la plus » indigne rivale un cœur que j'avais ache- » té par tant de bienfaits & d'amour. Que » t'ai-je fait, ingrat, pour mériter un pa- » reil traitement, ou plutôt que n'ai-je

» pas fait pour m'assurer l'empire de ton
» cœur ? Quel charme te retient auprès
» de ta Cléanthis ? Que lui dois-tu ? Est-
» ce elle qui a réparé tes pertes, qui a
» relevé ta fortune que ton imprudence
» avait dissipée ? Quel lien ! quelle re-
» connaissance t'attache à cette vile escla-
» ve ! Non, tu ne goûtes dans ses bras
» d'autre plaisir que celui de tromper ma
» simplicité, & tu ne l'aimes que pour
» mieux me haïr. Ce plaisir barbare te
» tient lieu d'amour. Cléanthis ! .....
» Cléontime ! ..... couple lâche & per-
» fide, que j'ai accablé de bienfaits,
» jouissez de ma douleur ; je la laisse écla-
» ter à vos yeux. Mes maux seront pour
» vous un spectacle plein de charmes, &
» mes sanglots animeront vos transports
» amoureux. Mais ne te flatte pas, vile
» Cléanthis, de jouir long-temps encore
» d'une volupté si piquante. Si mes attraits
» n'ont pu fixer ton volage Amant, les
» tiens auront-ils plus de pouvoir ? Non,
» non ; ce cœur, qui n'est constant que
» dans sa légereté, s'envolera bientôt de
» tes bras pour courir après quelqu'autre
» objet ; tu le verras échapper à tes trans-
» ports, & te percer en fuyant des mê-
» mes traits dont il m'a déchirée. Heu-

» reuſe encore ! je l'avoue en rougiſſant ;
» heureuſe ! ſi ſa legereté le ramenait au-
» près de moi. Oui, cher Cléontime, re-
» viens ; mes bras te ſont encore ouverts.
» Que dis-je ? ils vont te chercher. Tour-
» ne les yeux ; vois Laïs expirante d'a-
» mour & de regret ; prête, au moins,
» l'oreille à des ſanglots qui portent vers
» toi un cœur qui ne connaît d'autre ſen-
» timent que la tendreſſe & la douleur.
» Abandonne une miſérable qui ne t'aime
» que par reconnaiſſance, ou peut-être
» que pour me ravir la conquête de ton
» ame. Reviens, cher Cléontime, re-
» viens ; mon amour t'en conjure.....
» Mais ſonges qu'une Amante telle que
» moi a épuiſé toute ſa faibleſſe, quand
» elle a pu s'abaiſſer juſqu'à la priere, &
» qu'enfin mon cœur pourrait prendre
» exemple du tien. »

Cette Lettre ne fit preſqu'aucun effet ſur l'eſprit de Cléontime. Occupé de ſon nouvel amour, il en lut les premieres lignes ſans changer de viſage, & ne daigna pas l'achever. Cependant ſon devoir l'obligea de quitter Corinthe & Cléanthis pour ſe rendre à l'armée.

Laïs auſſi déſolée de ce départ, qu'outrée de la perfidie de ſon Amant, réſolut

de le ſuivre, & de chercher la mort à ſes côtés en lui ſauvant la vie. Elle cacha ſon deſſein à Euphémie ; car elle ſçavait trop bien qu'elle s'y ſerait oppoſée : elle ne s'en ouvrit qu'à un fidele domeſtique, qui devint ſon confident & ſon compagnon. Elle ſortit la nuit de ſa maiſon déguiſée en homme, & arriva à l'armée où elle brigua & obtint un emploi dans la troupe où combattait ſon Amant. Ce déguiſement, accompagné d'un certain air martial qu'elle affectait, empêcherent Cléontime de la reconnaître. Elle lia amitié avec lui, & Cléontime y répondit par tout ce que la reconnaiſſance a de plus vif & de plus ſincere. Elle trouva un ami parfait dans le plus perfide des Amans. Cléontime était encore poſſédé de ſa paſſion pour le jeu. Il ſuffiſait qu'elle lui eût été funeſte une fois, pour qu'il fût brûlé du deſir de réparer ſes pertes, ou plutôt d'en faire de nouvelles. Il jouait tous les jours avec un malheur conſtant. Laïs béniſſait le haſard favorable à ſon amour, qui lui fourniſſait mille occaſions de ſecourir ſon Amant, & de ſe l'attacher de plus en plus. Sa bourſe était toujours ouverte à Cléontime ; ſouvent même elle em-

prunta des ſommes conſidérables pour fournir à l'avidité de ce perfide.

Une nuit cependant lui fut favorable; il joua gros jeu, & gagna beaucoup. Il ruina pluſieurs Officiers, qui de concert formerent le complot déteſtable de l'aſſaſſiner. La partie fut remiſe au lendemain, & comme Cléontime s'était écarté du camp pour s'abandonner plus librement à ſa rêverie & s'occuper du ſouvenir de ſa Cléanthis, ces perfides l'attaquerent. Il ſe défendit avec autant d'adreſſe que de courage, & ſoutint long-temps le combat.

Laïs, qui ſe promenait près de ces lieux, fut attirée par le bruit & le cliquetis des armes. Que devint-elle, lorſqu'elle vit ſon Amant entouré de lâches aſſaſſins & prêt à ſuccomber ſous leurs efforts? Le premier ſentiment d'un amour ordinaire aurait été la frayeur; le ſien fut une fureur courageuſe, qui la précipita au milieu des combattans. Que ne peut l'amour! Elle eut bientôt diſſipé les ennemis de Cléontime, qui ne fut pas moins ſurpris de ſa valeur, qu'attendri de ſon amitié.

Eh quoi! lui dit-il, trop généreux ami,

vous exposez vos jours pour un malheureux à qui vous ne devez rien, & qui tient tout de vous. Non, jamais on ne vit une amitié si tendre ; l'amour même n'irait pas si loin. Vous vous trompez, reprit Laïs toute émue, & je suis persuadé que cette Laïs que vous avez aimée autrefois, & qui peut-être brûle encore pour vous, en aurait fait tout autant que votre ami.

Que me parlez-vous de Laïs, reprit froidement Cléontime ? Peut-être aurait-elle été assez folle pour me sacrifier sa vie ; mais ce service n'aurait jamais rallumé un amour trop bien éteint..... Eh bien ! perfide, reconnais donc cette odieuse Laïs. C'est elle ; oui, c'est elle-même qui vient te secourir au prix de sa vie ; c'est elle à qui tu donne par ton ingratitude la mort qu'elle venait chercher pour prolonger tes jours. Cruel, reconnais-moi ; ou si tes yeux doutent encore, songe à ce que je viens de faire pour toi, & vois si quelqu'autre que Laïs en est capable.... Ah ! cher Amant, ne t'arraches pas de mes bras.... souffre, au moins, que j'expire à tes pieds de tendresse & de douleur.

Cléontime pensa mourir lui-même d'é-

tonnement & de confuſion : il ſe déroba aux empreſſemens de la tendre Laïs, & dès le même jour il ſortit du camp pour s'épargner les pourſuites d'un amour ſi héroïque, & dont il était ſi indigne. Il ſe retira en Ionie. Laïs vola ſur ſes pas ; mais les femmes de ce pays, jalouſes de ſa beauté, l'aſſaſſinerent ſur la route. Elles feignirent de s'aſſembler ſur ſon paſſage pour admirer le chef-d'œuvre de la Nature & de l'Amour ; mais elles lui vendirent bien cher cet hommage prétendu. Six des plus déterminées d'entr'elles ſervirent la jalouſie commune, & percerent l'infortunée Laïs de pluſieurs coups de poignard.

Elle tomba dans les bras de ſon fidele domeſtique, qui avait en vain expoſé ſes jours pour la défendre. Je meurs, lui dit-elle, cours & retourne chez Euphémie ; dis-lui qu'elle partage mes biens avec l'ingrat, qui peut-être vient d'armer les mains qui me donnent la mort ; dis-leur qu'ils ſe ſouviennent tous deux de la plus fidelle amie & de l'Amante la plus tendre. Elle expira, en prononçant le nom de Cléontime, victime infortunée de l'amour & de la beauté.

FIN.

920709

LD